

Fougeret de Monbron
Margot la Ravaudeuse



BeQ

Fougeret de Monbron

(1706-1760)

Margot la Ravaudeuse

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 280 : version 1.01

Sources

Romans libertins du XVIIIe siècle, textes établis, présentés et annotés par Raymond Trousson, Collections Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1993.

Margot la Ravaudeuse

Voici enfin cette *Margot la Ravaudeuse*, dont le général de la Pousse^{*}, sollicité par le corps des catins et de leurs infâmes suppôts, voulut faire un crime d'État à son auteur. Comme on ne l'accusait pas moins que d'avoir attaqué dans cet ouvrage la religion, le gouvernement et le souverain, il s'est déterminé à le mettre au jour, craignant que son silence ne déposât contre lui, et qu'on ne le crût réellement coupable. Le public jugera qui a tort ou raison.

* Le lieutenant de police.

Ce n'est point par vanité, encore moins par modestie, que j'expose au grand jour les rôles divers que j'ai joués pendant ma jeunesse. Mon principal but est de mortifier, s'il se peut, l'amour-propre de celles qui ont fait leur petite fortune par des voies semblables aux miennes, et de donner au public un témoignage éclatant de ma reconnaissance, en avouant que je tiens tout ce que je possède de ses bienfaits et de sa générosité.

Je suis née dans la rue Saint-Paul ; et c'est à l'union clandestine d'un honnête soldat aux Gardes et d'une ravaudeuse que je suis redevable de mon existence. Ma mère, naturellement fainéante, m'instruisit de bonne heure dans l'art de ressertir et rapetasser proprement des chaussures, afin de se débarrasser le plus tôt qu'il lui serait possible du soin de la profession sur moi. J'avais atteint ma treizième année, lorsqu'elle crut pouvoir me céder son tonneau* et ses pratiques, aux conditions pourtant de lui rendre chaque jour un compte exact de mon gain. Je répondis si parfaitement à ses espérances qu'en moins de rien je devins la perle des

* La plupart des raccommodeuses de bas à Paris sont dans des tonneaux.

ravaudeuses du quartier. Je ne bornais pas mes talents à la seule chaussure, je savais aussi très bien raccommoder les vieilles culottes et y remettre des fonds ; mais ce qui ajoutait à mon habileté, et me rendait le plus recommandable, c'était une physionomie charmante dont la nature m'avait gratifiée. Il n'y avait personne des environs qui ne voulût être ravaudé de ma façon. Mon tonneau était le rendez-vous de tous les laquais de la rue Saint-Antoine. Ce fut en si bonne compagnie que je pris les premières teintures de la belle éducation et du savoir-vivre, que j'ai beaucoup perfectionnés depuis, dans les différents états où je me suis trouvée. Ma parentèle m'avait transmis par le sang et par ses bons exemples un si grand penchant pour les plaisirs libidineux que je mourais d'envie de marcher sur ses traces, et d'expérimenter les douceurs de la copulation. Monsieur Tranchemontagne (c'était mon père), ma mère et moi, nous occupions au quatrième étage une seule chambre meublée de deux chaises de paille, de quelques plats de terre à moitié rompus, d'une vieille armoire, et d'un grand vilain grabat sans rideaux et sans impérial, où nous reposions tous trois.

À mesure que je grandissais, je dormais d'un sommeil plus interrompu, et devenais plus attentive aux actions de mes compagnons de couche. Quelquefois ils se trémoussaient d'une manière si vigoureuse que l'élasticité du châlit me forçait à suivre tous les

mouvements. Alors ils poussaient de gros soupirs en articulant à voix basse les mots les plus tendres que la passion leur suggérât. Cela me mettait dans une agitation insupportable. Un feu dévorant me consumait : j'étouffais ; j'étais hors de moi-même. J'aurais volontiers battu ma mère, tant je lui enviais les délices qu'elle goûtait. Que pouvais-je faire en pareille conjoncture, sinon de recourir à la récréation des solitaires ? Heureuse encore dans un besoin aussi pressant de n'avoir pas la crampe au bout des doigts. Mais, hélas ! en comparaison du réel et du solide, la pauvre ressource ! et qu'on peut bien l'appeler un jeu d'enfant ! Je m'épuisais, je m'énervais en vain ; je n'en étais que plus ardente, plus furieuse. Je pâmais de rage, d'amour et de désirs : j'avais, en un mot, tous les dieux de Lampsaque¹ dans le corps. Le joli tempérament pour une fille de quatorze ans ! mais, comme l'on dit, les bons chiens chassent de race.

Il est aisé de juger qu'impatiente et tourmentée de l'aiguillon de la chair ainsi que je l'étais, je songeai sérieusement à faire choix de quelque bon ami qui pût éteindre, ou du moins apaiser, la soif insupportable qui me desséchait.

Parmi la nombreuse valetaille dont je recevais

¹ Ville d'Asie Mineure, sur l'Hellespont, célèbre pour sa corruption.

incessamment les hommages, un palefrenier jeune, robuste et bien découplé me parut être digne de mes attentions. Il me troussa un compliment à la palefrenière, et me jura qu'il n'étrillait jamais ses chevaux sans songer à moi. À quoi je répondis que je ne rapetassais jamais une culotte que l'image de Monsieur Pierrot (c'était son nom) ne me trottât dans la cervelle. Nous nous dîmes très sérieusement une infinité d'autres gentillesses de ce genre, dont je ne me rappelle pas assez l'élégante tournure pour les répéter au lecteur. Il suffit qu'il sache que Pierrot et moi nous fûmes bientôt d'accord, et que peu de jours après nous scellâmes notre liaison du grand sceau de Cythère, dans un petit cabaret borgne vers la Râpée¹. Le lieu du sacrifice était garni d'une table étayée de deux tréteaux pourris, et d'une demi-douzaine de chaises disloquées. Les murs étaient remplis de quantité de ces hiéroglyphes licencieux que d'aimables débauchés en belle humeur crayonnent ordinairement avec du charbon. Notre festin répondait au mieux à la simplicité du sanctuaire. Une pinte de vin à huit sols, pour deux de fromage, et autant de pain ; le tout bien calculé montait à la somme de douze. Nous officiâmes néanmoins d'aussi grand coeur que si nous

¹ Hameau à l'extérieur de Paris, sur la rive droite de la Seine, où l'on trouvait nombre de cabarets et de guinguettes.

eussions été à un louis par tête chez Duparc^{*}. On ne doit pas en être surpris. Les mets les plus grossiers, assaisonnés par l'amour, sont toujours délicieux.

Enfin, nous en vînmes à la conclusion. L'embarras fut d'abord de nous arranger ; car il n'était pas prudent de se fier ni à la table, ni aux chaises. Nous prîmes donc le parti de rester debout. Pierrot me colla contre le mur. Ah ! puissant dieu des jardins¹ ! je fus effrayée à l'aspect de ce qu'il me montra. Quelles secousses ! quels assauts ! La paroi ébranlée gémissait sous ses prodigieux efforts. Je souffrais mort et passion. Cependant de mon côté je m'évertuais de toutes mes forces, ne voulant pas avoir à me reprocher que le pauvre garçon eût supporté seul la fatigue d'un travail si pénible. Quoi qu'il en soit, malgré notre patience et notre courage mutuels, nous n'avions fait encore que de bien médiocres progrès, et je commençais à désespérer que nous pussions couronner l'oeuvre, lorsque Pierrot s'avisa de mouiller de sa salive la foudroyante machine. Ô nature ! nature, que tes secrets sont admirables ! Le réduit des voluptés s'entrouvrit ; il y pénétra : que dirai-je de plus ? Je fus bien et dûment déflorée. Depuis ce

* Traiteur de l'Hôtel de Ville.

¹ Priape, fils de Dionysos et d'Aphrodite, dont la statue était placée à l'entrée des domaines dont on lui confiait la garde. À l'époque romaine, il personnifiait surtout la virilité et l'amour physique.

temps-là, je dormis beaucoup mieux. Mille songes flatteurs présidaient à mon repos. Monsieur et Madame Tranchemontagne avaient beau faire craquer le lit dans leurs joyeux ébats, je ne les entendais plus. Notre innocent commerce dura environ un an. J'adorais Pierrot, Pierrot m'adorait. C'était un garçon parfait, auquel on ne pouvait reprocher – aucun vice, sinon qu'il était gueux, joueur et ivrogne. Or, comme entre amis tous biens doivent être communs, et que le riche doit assister le pauvre, j'étais le plus souvent obligée de fournir à ses dépenses. On dit proverbialement qu'un palefrenier mangerait son étrille quand même il aurait affaire à la reine. Celui-ci, tout au contraire, pour ménager la sienne, me mangea mon fonds de boutique et mon tonneau. Il y avait déjà longtemps que ma mère s'apercevait du dépérissement de mes affaires, et qu'elle m'en faisait d'austères réprimandes. La renommée lui apprit bientôt que j'avais mis le comble à mon dérangement. La bonne maman dissimula ; mais un beau matin que je dormais d'un sommeil léthargique, elle s'arma de l'âme d'un balai neuf ; et m'ayant traîtreusement passé la chemise par-dessus la tête, elle me mit les fesses tout en sang avant que je pusse me débarrasser. Quelle humiliation pour une grande fille comme moi, de se voir ainsi flageller ! J'en étais si outrée que je résolus sur-le-champ de m'émanciper, et d'aller tenter fortune où je pourrais.

L'esprit plein de mon projet, je profitai de l'instant que ma mère était dehors : je me vêtis à la hâte de mes atours des dimanches, et dis un éternel adieu au domicile de Madame Tranchemontagne. J'enfilai au hasard le chemin de la Grève¹, et côtoyant la rivière jusqu'au Pont-Royal, j'entrai dans les Tuileries. Je fis d'abord presque le tour du jardin sans songer à ce que je faisais. Enfin, un peu revenue de mes premiers transports, je m'assis sur la terrasse des Capucins. Il y avait un demi-quart d'heure que j'y rêvais au parti que je prendrais lorsqu'une petite dame, vêtue assez proprement, et d'un maintien décent, vint se mettre à côté de moi. Nous nous saluâmes réciproquement, et liâmes conversation par les lieux communs ordinaires de gens qui ont envie de jaser, quoiqu'ils n'aient rien à se dire.

« Ah ! mon Dieu, mademoiselle, ne sentez-vous pas qu'il fait bien chaud ?

– Excessivement chaud, madame.

– Heureusement il faut un peu d'air.

– Oui, madame, il en fait un peu.

¹ La place de Grève, depuis 1806 place de l'Hôtel-de-Ville, où avait lieu l'exécution des criminels. Elle était ainsi nommée parce qu'elle s'étendait anciennement jusqu'aux bords de la Seine, le quai de Gesvres n'ayant été construit qu'en 1673.

– Oh ! mademoiselle, que de monde il y aura demain à Saint-Cloud¹ si ce temps-ci continue !

– Assurément, madame, il y aura beaucoup de monde.

– Mais, mademoiselle, plus je vous considère, et plus je crois vous connaître. N'ai-je point eu le plaisir de vous voir en Bretagne ?

– Non, madame, je ne suis jamais sortie de Paris.

– En vérité, mademoiselle, vous ressemblez si parfaitement à une jeune personne que j'ai connue à Nantes que l'on vous prendrait l'une pour l'autre. Au reste, la ressemblance ne vous fait aucun tort : c'est une des plus aimables filles qu'on puisse voir.

– Vous êtes bien obligeante, madame, je sais que je ne suis point aimable ; et c'est un effet de votre bonté. Après tout, que me servirait-il de l'être ? » En prononçant ces derniers mots, il m'échappa un soupir, et je ne pus m'empêcher de laisser tomber quelques larmes.

« Eh ! quoi, ma chère enfant, me dit-elle d'un ton affectueux, en me pressant la main, vous pleurez ? Qu'avez-vous donc qui vous chagrine ? Vous est-il

¹ Saint-Cloud et son grand parc étaient un lieu d'excursion pour les Parisiens.

arrivé quelque disgrâce ? Parlez, ma petite poule ; ne craignez pas de m'ouvrir votre coeur : comptez entièrement sur la tendresse du mien, et soyez sûre que je suis prête à vous servir en tout ce qui dépendra de moi. Allons, mon ange, allons au bout de la terrasse, nous déjeunerons chez Madame La Croix^{*}. Là, vous me ferez part du sujet de votre affliction : peut-être vous serai-je plus utile que vous ne pensez. » Je me fis d'autant moins prier que j'étais encore à jeun ; et je la suivis, ne doutant pas que le Ciel ne l'eût envoyée pour m'aider de ses sages conseils, et m'arracher au danger de rester sur le pavé. Après m'être muni l'estomac de deux tasses de café au lait et d'un couple de petits pains, je lui avouai ingénument mon origine et ma profession ; mais pour le reste, je ne fus pas si sincère. Je crus qu'il était plus prudent de mettre le tort du côté de ma mère que du mien. Je la peignis le plus à son désavantage qu'il me fut possible, afin de justifier la résolution que j'avais prise de la quitter.

« Vierge Marie ! s'écria cette charitable inconnue, quel meurtre c'eût été qu'une aussi charmante enfant que vous fût demeurée dans une condition si basse, exposée toute l'année à l'air, souffrant le chaud, le froid, accroupie dans un demi-tonneau, et condamnée à

* Elle tenait le Café des Tuileries.

raccommoder les chausses de toute sorte de peuple ! Non, ma petite reine, vous n'étiez pas faite pour un semblable métier : car il est inutile de vous le cacher ; quand on est belle, comme vous l'êtes, il n'est rien à quoi l'on ne puisse aspirer : et je répondrais bien qu'avant peu, si vous étiez fille à vous laisser diriger...

– Ah ! ma bonne dame, m'écriai-je, parlez, que faut-il que je fasse ? Aidez-moi de vos avis : je me jette entre vos bras.

– Eh bien, reprit-elle, nous vivrons ensemble. J'ai quatre pensionnaires, vous ferez la cinquième.

– Quoi ! madame, répondis-je précipitamment, avez-vous déjà oublié que, dans la misère où je suis, il me serait impossible de vous payer le premier sou de ma pension ?

– Que cela ne vous inquiète point, répliqua-t-elle ; tout ce que je vous demande à présent, c'est de la docilité, et de vous laisser conduire : du reste, je vous associerai à un petit négoce que nous faisons, et je me flatte, s'il plaît à Dieu, qu'avant la fin du mois vous serez non seulement en état de me satisfaire, mais encore de fournir amplement à votre entretien. »

Peu s'en fallut que dans les transports de ma reconnaissance, je ne me jetasse à ses pieds pour les arroser de mes larmes. Il me tardait d'être agréée à

cette bienheureuse société. Grâce à ma bonne étoile, mon impatience ne dura guère. Midi sonna, et nous sortîmes par la porte des Feuillants. Un vénérable fiacre qui se trouva là nous reçut dans sa noble voiture ; et ayant gagné les boulevards au grand petit trot de ses modestes bêtes, nous conduisit à une maison isolée vis-à-vis la rue Montmartre.

Cela faisait une espèce d'Hermitage entre cour et jardin, dont le coup d'oeil agréable me prévint si favorablement pour les personnes qui l'habitaient que je bénis *in petto* la manière scandaleuse dont j'avais été éveillée le matin, puisqu'elle était l'occasion de ma bonne rencontre. Je fus introduite dans une salle basse, assez proprement meublée. Mes compagnes s'y rendirent bientôt. Leur ajustement coquet et galant, quoique négligé, leur air délibéré, l'assurance de leur maintien, m'interdirent d'abord au point que je n'osais lever les yeux, et ne faisais que bégayer en voulant répondre à leurs civilités. Ma bienfaitrice soupçonnant que la simplicité de mes habits pouvait être la cause de mon embarras, me promit qu'elle me ferait incessamment changer de décoration, et que je ne serais pas moins parée que ces demoiselles. Je m'étais trouvée, en effet, fort humiliée de me voir couverte

d'un petit chiffon de grisette¹ parmi des personnes qui faisaient leur déshabillé des plus belles étoffes des Indes et de France. Mais une chose qui piquait ma curiosité et ne m'inquiétait pas peu, c'était de savoir la nature du négoce auquel j'allais être associée. Le luxe de mes compagnes m'étonnait. Je ne concevais pas comment elles pouvaient soutenir de semblables dépenses. J'étais si bouchée, ou plutôt si neuve encore, qu'il ne me vint jamais en pensée de deviner ce qui tombait de soi-même sous les sens. Cependant, tandis que je me creusais l'imagination à développer cette prétendue énigme, on servit le potage, et nous nous mîmes à table. Quoique la chère ne fut pas mauvaise, l'appétit et la bonne humeur des convives y servit d'épices et en rehaussa les apprêts. Nous officiâmes toutes de manière à faire perdre aux subalternes l'espérance de notre dessert. Aussi, de peur d'étouffer, nous avions de temps en temps la précaution de détremper les vivres. Tout allait au mieux jusque-là. Mais deux de nos demoiselles ayant outrepassé les bornes de la tempérance, et les fumées bachiques leur ayant tout à coup offusqué le chef, l'une assena sur le mufler de la seconde un coup de poing, auquel celle-ci

¹ Les *grisettes* étaient des filles de modeste condition, ainsi nommées à cause de leur vêtement gris, fait d'une étoffe bon marché, couturières, ouvrières en linge, etc. Elles avaient une réputation de moeurs légères.

riposta d'un coup d'assiette. Dans l'instant la table, les plats, les ragoûts et les sauces furent éparpillés par terre. Voilà la guerre déclarée. Mes deux héroïnes s'élancent l'une sur l'autre avec une fureur égale. Mouchoirs de cou, escoffions¹, manchettes, tout, en une minute, est en lambeaux. Alors la maîtresse s'étant avancée pour interposer son autorité, on lui colle, par mégarde, une apostrophe sur l'oeil. Comme elle ne s'attendait pas à être caressée de la sorte, et que d'ailleurs ce n'était pas son défaut d'être endurante, il ne fut plus question de paix. Elle donna sur-le-champ des preuves de son savoir suprême dans l'art héroïque du pugilat. Cependant, les deux autres, qui avaient gardé la neutralité jusqu'à ce moment, crurent ne devoir pas demeurer oisives plus longtemps ; de façon que l'affaire s'engagea de plus belle et devint générale. Dès le commencement, je m'étais retranchée toute tremblante dans un coin de la salle, d'où je ne branlai pas tant que dura le chamaillis. C'était un spectacle effrayant, et burlesque tout à la fois, de voir ces cinq créatures échevelées culbutant et roulant les unes sur les autres, se mordant, s'égratignant, jouant des pieds et

¹ L'*escoffion* est une coiffe formée d'une résille de ruban d'or et de soie, en général combinée avec le bonnet placé en dessous. D'abord porté à la cour et à la ville à partir du XVIe siècle, il était devenu, à la fin du XVIIe siècle, une coiffure de paysanne ou de femme du peuple.

des poings, vomissant toutes les horreurs imaginables, et montrant scandaleusement leur grosse et menue marchandise. La bataille n'avait pas l'air de finir si tôt si un grison¹ qui avait vieilli sous le harnais ne se fût avisé d'annoncer un baron allemand. On sait en quelle considération ces messieurs-là, et surtout les milords, sont auprès des filles du monde. Au seul mot de baron, tout acte d'hostilité cesse. Les combattantes se séparent. Chacune raccommode à la hâte les débris de son ajustement. On s'essuie, on se frotte ; et ces physionomies auparavant méconnaissables et hideuses à voir reprennent à l'instant même leur douceur et leur sérénité naturelle. La maîtresse sort précipitamment pour amuser Monsieur le baron, et les demoiselles volent à leur chambre, afin de se mettre en état de le recevoir d'une façon décente.

Le lecteur plus éclairé que moi a deviné, il y a longtemps, que je n'étais pas dans une maison des mieux réglées de Paris. Ainsi, sans le lui répéter, il saura seulement que notre hôtesse était une des plus achalandées du métier, et s'appelait Madame Florence. Quand elle eut appris que Monsieur le baron n'avait été annoncé que pour faire cesser les voies de fait, elle revint me trouver d'un air content et satisfait :

¹ Valet vêtu de gris, sans livrée, chargé des commissions secrètes.

« Ça, mignonne, me dit-elle en me donnant un baiser sur le front, n'allez pas mal penser de nous au sujet du petit démêlé dont vous venez d'être témoin. Ce sont de petites vivacités qu'un rien occasionne, et que la moindre chose apaise. On n'est pas toujours maître des premiers mouvements. Et puis chacun est plus ou moins sensible ; cela est naturel. Marchez sur un ver, il se remuera. Au reste, si vous connaissiez ces demoiselles, vous seriez charmée de la douceur de leur caractère : ce sont les meilleurs coeurs du monde. Leur colère est un feu de paille aussitôt éteint qu'allumé. Tout est oublié dans la minute. Pour moi, Dieu merci, je ne sais ce que c'est que rancune, et je n'ai pas plus de fiel qu'une colombe. Malheur à qui me veut du mal ; car je n'en veux à personne. Mais laissons ce propos, et parlons de vous.

« Il n'y a qui que ce soit, ma chère fille, qui ne convienne qu'on fait une fort triste figure en ce monde lorsqu'on n'est pas riche. Point d'argent, dit le proverbe, point de Suisse. On peut bien dire aussi, point d'argent, point de plaisir, point d'agrément dans la vie. Or, comme il est tout simple d'aimer ses aises et le bien-être, ce qu'on ne saurait se procurer sans argent, vous conviendrez, je crois, que l'on est bien dupe de refuser d'en gagner quand on est à même de le faire : surtout si les moyens que l'on emploie pour cela ne nuisent pas à la société ; car alors ce serait un mal ; et

Dieu nous en garde : oui, certes, mon enfant, Dieu nous en garde. Mais j'ai la conscience nette à cet égard, et je défie qu'on me reproche jamais d'avoir fait tort à autrui d'une obole. *Item* ; on n'est pas ici parmi des Arabes : on a une âme à sauver. Le principal est d'aller droit : du reste, il n'est pas défendu de gagner sa vie de façon ou d'autre : le métier n'y fait rien ; l'essentiel est qu'il soit bon. Je vous disais donc que l'on est bien dupe de négliger de se tirer du pair¹ quand on le peut. Eh ! qui peut mieux s'en tirer que vous avec les ressources que la nature vous a données ? Vous a-t-elle fait belle pour l'être en pure perte ? Que de demoiselles du monde* je connais, qui, douées de bien moins d'appas que vous, ont trouvé le secret de se faire de bonnes rentes ! Il est vrai, sans vanité, que je n'ai pas nui à leur fortune, quoiqu'elles ne m'en aient pas plus d'obligation : mais, Dieu convertisse les ingrats. Il ne faut pas que cela nous dégoûte de faire plaisir.

– Ah ! ma bonne dame, lui dis-je avec précipitation, j'espère que vous ne vous plaindrez jamais de mon ingratitude.

– Ne répondons de rien, répliqua-t-elle ; toutes m'ont tenu le même langage, et toutes l'ont oublié. Les

¹ S'élever au-dessus de la condition de ses pareils.

* C'est le terme lénitif pour signifier catin.

honneurs changent les mœurs. Si vous saviez combien il y a de demoiselles à l'Opéra dont j'ai ébauché l'éducation, et qui ne font pas semblant de me connaître aujourd'hui, vous seriez forcée d'avouer que la reconnaissance est une vertu que l'on ne pratique guère dans le siècle où nous sommes. Quoi qu'il en soit, il est toujours beau d'obliger. À propos, petit chat^{*}, jolie comme vous êtes, n'avez-vous jamais obligé personne ?

– Qui, moi, madame, lui répondis-je d'un ton hypocrite ? Et qui aurais-je pu obliger dans la triste condition où j'ai été jusqu'à présent ?

– Vous ne m'entendez pas, reprit-elle : il faut vous parler plus intelligiblement. Avez-vous encore votre pucelage ? » À cette question inattendue, le rouge me monta au visage, et je fus un peu décontenancée.

« Je vois bien, dit-elle, que vous ne l'avez plus. N'importe, nous avons des pommades miraculeuses ; nous vous en referons un tout neuf. Il est pourtant bon que je sache par moi-même l'état des choses : c'est une cérémonie qui ne doit pas vous faire de peine. Toutes les demoiselles qui se destinent au monde subissent indispensablement un semblable examen. Vous sentez bien que le marchand est obligé de connaître sa marchandise. » En me prêchant ainsi, Madame Florence

* Mot de douceur consacré parmi le petit monde.

m'avait déjà troussée au-dessus des hanches. Je fus virée et revirée de tout sens : rien n'échappa à ses regards experts.

« Bon, dit-elle, je suis contente. Le dommage que l'on a fait ici n'est pas si grand qu'il ne soit facile à réparer. Vous avez, grâce à Dieu, un des beaux corps que l'on puisse voir, et dont vous pourrez tirer de gros avantages un jour à venir. Cependant il ne suffit pas d'être belle ; on doit être encore attentive sur soi : un des devoirs indispensables de notre profession, c'est de ne point épargner l'éponge. Il y a apparence que vous n'en connaissez pas trop l'usage : venez, que je vous le montre, tandis que nous en avons le temps. » Aussitôt elle m'introduisit dans une petite garde-robe ; et m'ayant fait mettre à califourchon sur un bidet, elle m'y donna la première leçon de propreté. Nous employâmes le reste de la journée en une infinité d'autres minuties peu essentielles à narrer. Le lendemain, on me métamorphosa de la tête aux pieds, selon la promesse qui m'en avait été faite. J'avais une robe d'un taffetas couleur de rose, ornée de falbalas, avec un jupon de mousseline, et une montre de pinchbeck à la ceinture. Je me trouvais d'un éclat ravissant en ce nouvel accoutrement ; et sensible pour la première fois aux aiguillons flatteurs de la vanité, je me regardais avec une sorte de complaisance, de respect et d'admiration.

Il faut rendre justice à Madame Florence : c'était un des plus grands génies d'ordre et de détail qu'il y eut alors parmi les abbesses de Cythère¹. Elle pourvoyait à tout. Outre les pensionnaires qu'elle entretenait toujours à la maison, afin de n'être point prise au dépourvu, quand on voulait être servi promptement, elle avait aussi des corps de réserve en ville pour les cas extraordinaires et les parties de conséquence. Ce n'est pas tout : on trouvait encore chez elle un magasin de robes de toutes sortes de couleurs et de tailles, qu'elle louait aux nouvelles et pauvres prosélytes telles que moi ; ce qui ajoutait considérablement à ses honoraires.

Madame Florence, de crainte que je ne perdisse mon étalage, avait fait avertir, dès la veille, quelques-uns de ses meilleurs chalands de la bonne trouvaille qu'elle avait faite. Au moyen d'une si sage précaution, nous ne languîmes pas dans l'expectative. Monsieur le président de *** plus ponctuel à se trouver à de pareilles assignations qu'aux audiences de sept heures, arriva justement comme je venais de finir ma toilette. Je vis une manière d'homme de stature médiocre, vêtu de noir, étayé sur deux jambes grêles, droit, raide et engoncé, ayant sur la tête, qui ne tournait qu'avec le

¹ Nom donné aux appareilleuses et tenancières de maison close.

corps, une perruque artistement maronnée¹, surchargée de poudre à la maréchale, dont l'abondante superfluité enfarinait les trois quarts de son habit ; ajoutez à cela qu'il exhalait une odeur d'ambre et de musc à faire évanouir les gens les plus aguérés aux parfums.

« Ah ! pour le coup, Florence, s'écria-t-il en jetant les yeux sur moi, voilà ce qui s'appelle du beau, du délicieux, du divin. Franchement, tu t'es surpassée aujourd'hui. Je te le dis au sérieux, mademoiselle est adorable : oui, cent piques² au-dessus du portrait que tu m'en as fait. Sur mon honneur, c'est un ange. Je te parle vrai : foi de magistrat, j'en suis émerveillé. Mais, vois donc le bel oeil ; il faut que je le baise : je n'y saurais tenir. »

Madame Florence, jugeant au train que prenaient les choses que la présence d'un tiers devenait inutile, se retira secrètement, et nous laissa seuls. Aussitôt Monsieur le président, sans déroger à la majesté de son état, m'étendit sur le canapé ; et s'étant récréé quelques moments à considérer et palper mes appas les plus secrets, il me mit dans une attitude toute opposée à celle que j'étais habituée de tenir avec Pierrot. On m'avait recommandé d'être complaisante : je ne le fus que trop.

¹ Perruque frisée en marrons, en grosses boucles rondes.

² C'est-à-dire très supérieure.

Le traître me fit ce que les libertins se font entre eux. Je perdis mon autre pucelage. Les contorsions que j'avais faites dans cette anti-naturelle opération, jointes à quelques cris qui m'étaient échappés malgré moi, firent comprendre à Monsieur le président que je n'avais nullement partagé ses plaisirs. Aussi, pour me récompenser et me faire oublier mes souffrances, il me glissa deux louis dans la main. « Ceci, dit-il, est de surrogation¹ ; n'en parlez point à la Florence ; je lui payerai en outre ses épices² et les vôtres. Adieu, petite reine, que je baise auparavant cette charmante fossette : çà, j'espère que nous nous reverrons l'un de ces jours. Oui, nous nous reverrons ; je suis trop content de vous et de vos bonnes manières. »

En même temps il sortit à petits pas précipités, faisant siffler le plancher de la pointe de l'escarpin sans plier le genou. Ce qui venait de m'arriver m'étonnait au point que je ne savais que penser. Je crus ou que Monsieur le président s'était mépris, ou que c'était l'usage chez les gens d'un certain ordre de s'y prendre de cette façon. Si c'est la mode, me disais-je à moi-même, il faudra bien tâcher de m'y conformer. Je ne

¹ Ce qui dépasse ce qu'on doit, l'obligation. Le président utilise le jargon de sa profession.

² À l'origine, présent en nature du plaideur au juge d'un procès.

suis pas plus délicate qu'une autre. Les premiers essais en tout genre sont un peu rudes ; mais il n'est rien à quoi l'on ne puisse s'habituer à la longue. Je me suis bien habituée au tracas de Pierrot : et cependant ce n'a pas été sans peine dans les commencements. J'étais occupée à ce soliloque intéressant, lorsque la Florence rentra.

« Eh bien ! petite mère, me dit-elle en se frottant les mains, n'est-il pas vrai que Monsieur le président est un aimable homme ? Vous a-t-il donné quelque chose ?

– Non, madame, répondis-je.

– Tenez, reprit-elle, voilà un louis d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. J'espère que ce ne sera pas la seule marque que vous éprouverez de sa générosité ; car il m'a paru extrêmement satisfait de vous. Au reste, ma chère enfant, il ne faut pas croire que toutes nos pratiques soient aussi bonnes, et paient si grassement. Dans toute sorte de négoce il y a gain et perte, le bon récompense le mauvais : n'est pas marchand qui toujours gagne. On doit prendre les bénéfiques avec les charges. Vraiment notre métier serait un Pérou sans les fausses passades. Mais, patience ; les assemblées du clergé commenceront bientôt ; je me flatte que vous verrez rouler l'argent ici. Vanité à part, ma maison n'est pas mal famée. Si j'avais autant de mille livres de rente que j'ai reçu chez moi de prélats et d'abbés de

conséquence, je serais en état de faire la figure d'une reine. Après tout, j'aurais tort de me plaindre. J'ai, Dieu merci, de quoi vivre, et je pourrais me passer de travailler ; mais qui n'est bon que pour soi n'est bon à rien. D'ailleurs, il faut une occupation dans la vie. L'oisiveté, dit-on, est mère de tous vices. Si chacun était occupé, personne ne songerait à mal faire. »

Tandis que Madame Florence était en train de me débiter ces sentencieux et ennuyeux propos, je ne cessais de bâiller. Elle s'en aperçut enfin, et m'envoya à ma chambre, me recommandant, sur toute chose, la cérémonie du bidet. Je ne puis m'empêcher de dire ici, par manière d'apostille, que les honnêtes femmes nous ont bien de l'obligation. Non seulement elles nous sont redevables d'un meuble si utile et si nécessaire, mais encore d'un nombre prodigieux d'autres découvertes charmantes pour les commodités de la vie, et d'un goût exquis dans l'art de rehausser les charmes de la nature, et d'en réparer ou dérober aux yeux les imperfections. C'est nous qui leur avons appris le secret de multiplier les grâces, de les combiner à l'infini par les différentes façons de nous parer ; et surtout par l'air aisé de nos démarches, de notre port, de notre maintien. Nous sommes en tout les objets de leur attention et de leur étude. C'est de nous qu'elles reçoivent les modes et tous ces petits riens charlatans, dont on est enchanté et qu'on ne saurait définir. En un mot, on a beau nous

décrier : les femmes de bien ne sont aimables qu'autant qu'elles savent nous copier, que leur vertu prend l'odeur du péché, et qu'elles ont le jeu et les manières un peu catins. Puisse cette digression tourner à la gloire de notre corps, et forcer l'envieuse prétention à nous rendre la justice que nous méritons et à nous faire réparation d'honneur ! Je reprends mon histoire.

Madame Florence, qui venait de se déclarer si éloquemment contre l'oisiveté, ne me laissa pas le temps d'entretenir de mauvaises pensées. Elle reparut tout à coup.

« Petit coeur, me dit-elle, d'un ton affectueux, ce n'était pas mon dessein de vous importuner si tôt : mais vos compagnes sont toutes occupées avec une bande de plumets¹ étourdis que je me serais fait conscience de vous faire connaître, d'autant plus que ce sont de mauvaises paies, et que mon intention n'est pas de vous employer gratuitement. Il y a là-bas un sous-fermier² de mes amis. C'est une vieille pratique qui m'apporte exactement ses deux louis par semaine. Je voudrais bien

¹ Militaires.

² Moyennant un prix réglé à forfait, les fermiers généraux collectaient les revenus fiscaux correspondant aux contributions indirectes. La ferme fut constituée sous Colbert en 1681. Les fermiers rétrocédaient parfois leurs droits à des sous-fermiers, d'où des excès et des abus qui les faisaient détester.

ne le pas désobliger. Qu'en pensez-vous, maman ? Deux louis ne sont point à mépriser, surtout quand ils coûtent si peu à gagner.

– Pas si peu que vous croyez, madame, lui répondis-je : si vous aviez éprouvé ce que j'ai souffert, et ce que je souffre encore (car je me sentais toute excoriée¹).

– Oh ! interrompit-elle, tout le monde n'est pas aussi redoutable que Monsieur le président. Celui que je vous propose s'en tient au simple badinage et rien de plus. Je vous garantis que ses caresses ne sont ni longues ni fatigantes : d'ici-là son affaire est faite. »

Madame Florence, enfin ayant obtenu mon consentement, me présenta la plus assommante figure de maltôtier² qu'il soit possible de voir. Qu'on se peigne une tête carrée adhérente à des épaules de portefaix, des yeux hagards et féroces ombragés d'un sourcil fauve, un petit front sillonné, un large et triple menton, un ventre en poire, soutenu sur deux grosses jambes arquées, terminées par deux pieds plats en forme de patte d'oie. Toutes ces parties réunies ensemble, et chacune exactement en sa place,

¹ Écorchée.

² La maltôte était un impôt levé de façon abusive ou, par extension, une taxe extraordinaire; le maltôtier est celui qui perçoit illégalement l'impôt.

composaient ce mignon de finance. J'avais été si surprise à l'aspect d'un semblable automate que je ne m'étais point aperçue de la disparition de notre mère prieure.

« Eh bien ! me dit le sous-fermier d'un ton brutal, sommes-nous ici pour demeurer les bras croisés ? Vous voilà plantée comme un échalas. Allons, allons, morbleu, approchez : je n'ai pas le loisir de rester en contemplation. On m'attend à notre assemblée. Expédions. Où sont vos mains ? Prenez ceci. Que vous êtes gauche ! Serrez les doigts. Remuez le poignet. Comme cela. Un peu plus fort. Arrêtez. Plus vite. Doucement. Voilà qui est bien. » Cet agréable exercice étant achevé, il me jette un couple de louis, et se sauve de la même ardeur que quelqu'un qui fuit ses créanciers.

Quand je fais réflexion aux épreuves cruelles et bizarres où se trouve réduite une fille du monde, je ne saurais m'imaginer qu'il y ait de condition plus rebutante et plus misérable. Je n'en excepte point celle de forçat ni de courtisan. En effet, qu'y a-t-il de plus insupportable que d'être obligée d'essayer les caprices du premier venu ; que de sourire à un faquin que nous méprisons dans l'âme ; de caresser l'objet de l'aversion universelle ; de nous prêter incessamment à des goûts aussi singuliers que monstrueux ; en un mot, d'être

éternellement couvertes du masque de l'artifice et de la dissimulation, de rire, de chanter, de boire, de nous livrer à toute sorte d'excès et de débauche, le plus souvent à contre-cœur et avec une répugnance extrême ? Que ceux qui se figurent notre vie, un tissu de plaisirs et d'agrémens, nous connaissent mal ! Ces esclaves rampants et méprisables qui vivent à la cour des grands, qui ne s'y maintiennent que par mille bassesses honteuses, par les plus lâches complaisances et un déguisement éternel, ne souffrent pas la moitié des amertumes et des mortifications inséparables de notre état. Je ne fais pas difficulté de dire que si nos peines pouvaient nous être méritoires et nous tenir lieu de pénitence en ce monde, il n'y en a guère de nous qui ne fût digne d'occuper une place dans le martyrologe, et ne pût être canonisée. Comme un vil intérêt est le mobile et la fin de notre prostitution, aussi les mépris les plus accablants, les avanies, les outrages en sont presque toujours le juste salaire. Il faut avoir été catin pour concevoir toutes les horreurs du métier. Je ne saurais, sans frémir, me rappeler la dureté du noviciat que j'ai fait : et cependant combien en est-il qui ont plus pâti que moi ! Telle que l'on voit aujourd'hui triomphante dans un équipage doré, orné des plus charmantes peintures et verni par Martin¹ ; telle, dis-je, qui, traînant

¹ Robert Martin, décorateur de meubles, de carrosses, de lambris,

partout avec elle un luxe révoltant, affiche insolemment le goût pervers et crapuleux de son bienfaiteur ; qui croirait qu'elle fut autrefois le rebut des laquais ? que cette même personne fut le triste objet des incartades et de la brutalité de la plus vile canaille ; en un mot, qu'elle porte peut-être encore les marques des coups qu'elle en a reçus ? Je le répète ; tout agréable, tout attrayant que paraisse notre état, il n'en est ni de plus humiliant, ni de plus cruel.

On ne saurait s'imaginer, sans l'avoir expérimenté, à quel excès les hommes portent la débauche dans le délire de leurs passions. J'en ai connu nombre qui mettaient toute leur volupté à battre ou être battus, de façon qu'après que j'avais souffleté, rossé, étrillé, j'étais souvent obligée de subir la même peine à mon tour. Il doit paraître, sans doute, bien étonnant qu'il se trouve des filles assez patientes pour soutenir un pareil genre de vie ; mais que ne font point faire le goût du libertinage, l'avarice, la paresse et l'espoir d'un avenir heureux !

Pendant environ quatre mois que je demeurai chez Madame Florence, je puis me vanter d'avoir fait un cours complet dans la profession de fille du monde ; et que lorsque je sortis de cette excellente école, j'avais

nommé en 1733 vernisseur du roi.

assez d'acquis pour le disputer à tous les luxurieux anciens et modernes dans l'art profond de varier les plaisirs, et dans la pratique de toutes les possibilités physiques en matière de paillardise.

Une petite aventure qui mit ma patience à bout me fit prendre la résolution de travailler pour mon compte, et de vivre en mon particulier. Voici ce que c'est. Nous eûmes un jour la visite d'une escouade de mousquetaires, aussi pétulants que peu pécunieux. Las de sacrifier au nourrisson de Silène¹, il leur avait pris fantaisie de rendre leurs hommages à Vénus. Malheureusement, nous n'étions alors que deux à la maison ; et pour surcroît de disgrâce, ma compagne prenait depuis quelque temps une tisane réfrigérative², qui la mettait hors d'état d'être d'aucune utilité à ces messieurs. De façon que je me trouvai seule contre tous. Je leur fis vainement mes respectueuses représentations sur l'impossibilité de fournir aux besoins de tant de monde : il fallut, bon gré, mal gré, me prêter à ce qu'ils voulurent. Enfin, je souffris trente assauts dans l'espace de deux heures. Que de dévotes auraient voulu être en ma place, et se voir forcées

¹ Père nourricier de Bacchus, dieu de la vigne.

² Dans la pharmacie ancienne, médicament destiné à faire tomber la fièvre.

d'essuyer des manières si brutales pour le salut de leur âme ! Quant à moi, chétive pécheresse, j'avoue que loin d'avoir pris la chose en patience, et d'avoir chrétiennement béni mes assaillants, je ne cessai de vomir contre eux toutes les imprécations imaginables tant que la scène dura. Au fond, trop est trop. Je fus, pour ainsi dire, si gorgée de plaisirs que j'en eus une espèce d'indigestion.

Après cette rude épreuve, Madame Florence vit bien qu'elle tâcherait en vain de me retenir. Elle consentit donc à notre séparation aux conditions néanmoins de me représenter à son domicile toutefois et quand le bien du service l'exigerait. Nous nous quittâmes pénétrées d'estime et d'affection l'une pour l'autre. J'achetai quelques chiffons de meubles, dont je garnis un petit appartement, rue d'Argenteuil, croyant par là me soustraire à la juridiction des commissaires. Mais que sert la prudence humaine quand le sort se déclare contre nous ! L'envieuse calomnie vint ruiner la paix de ma solitude, et renverser mes projets au moment que je m'y attendais le moins.

Parmi les débauchés honteux que je recevais discrètement chez moi, il s'en trouva un qui, dans sa mauvaise humeur, voulut me rendre responsable de certaine indisposition critique qui lui était survenue tout à coup. Je reçus ses reproches avec hauteur. Il le prit

d'un ton plus haut, et me traita d'une façon si scandaleuse que deux ou trois vieilles catins du voisinage, jalouses de mes petits succès, surent flétrir ma réputation à la police, et firent si bien qu'une belle soirée je fus enlevée et conduite à Bicêtre¹. La première cérémonie qu'il m'y fallut essayer fut d'être examinée et patinée par quatre ou cinq carabins de Saint-Côme², lesquels concluant, d'une voix unanime, que j'avais le sang vicié, me condamnèrent, sans appel, à faire quarantaine *hic et nunc*³. Après avoir été dûment préparée, c'est-à-dire, saignée, purgée et baignée, je fus ointe de cette graisse efficace où sont enveloppés mille petits corps globuleux qui, par leur action et leur pesanteur, divisent et raréfient la lymphe⁴, et lui rendent la fluidité naturelle.

On ne doit pas être surpris que les termes de l'art me soient si familiers. Je n'ai eu que trop le temps de les apprendre pendant plus d'un mois que j'ai été entre les

¹ Bicêtre servait à la fois d'hôpital, d'hospice et de prison. Jusqu'en 1780, il eut le monopole du traitement des vénériens, qui y vivaient dans des conditions épouvantables.

² Saint-Côme, médecin et martyr sous Dioclétien, patron des chirurgiens. On appelait les aides-chirurgiens des carabins de Saint-Côme, du nom de l'École de chirurgie de Paris.

³ « Ici et maintenant ».

⁴ Liquide intermédiaire entre le sang et les éléments des tissus.

mains des dégraisseurs. Au reste, nous autres filles du monde, de quoi ne sommes-nous pas capables de parler tenant notre éducation du public ? Est-il quelque profession, quelque métier dans la vie dont nous n'ayons incessamment occasion d'entendre discourir ? Le guerrier, le robin, le financier, le philosophe, l'homme d'Église, tous ces êtres divers recherchent également notre commerce. Chacun d'eux nous parle le jargon de son état. Comment, avec tant de moyens de devenir savantes, serait-il possible que nous ne le devinssions pas ?

Pendant mon séjour à Bicêtre, j'ai eu l'honneur de faire connaissance avec plusieurs demoiselles que je ne nommerai point, de peur de déplaire aux premiers du royaume, dont elles sont devenues les idoles. Il est des personnes qu'on doit respecter, même jusque dans la dépravation de leurs goûts. Ce n'est point à nous qu'il appartient de contrôler la conduite des grands. S'ils préfèrent de méprisables et infâmes créatures à ce qui mériterait les adorations de quiconque a le sentiment délicat, c'est leur affaire.

Quand je me vis hors de la piscine¹ de Monsieur Saint-Côme, l'impatience me prit de sortir de captivité.

¹ La baignoire où quatre malades à la fois étaient plongés pendant plusieurs heures.

J'écrivis à tous mes prétendus amis dans les termes les plus pressants, pour les engager à solliciter mon élargissement. Mes lettres ne parvinrent pas jusqu'à eux, ou plutôt ils ne firent pas semblant de les avoir reçues. J'étais désespérée de l'abandon où chacun me laissait, lorsque je me ressouvins du président qui m'avait dépuclée par la voie prohibée. J'implorai son assistance : ce ne fut pas en vain. Quatre jours après que je lui eus fait tenir ma requête, on m'annonça que j'étais libre. Je me sentis tellement pénétrée de joie et de reconnaissance pour le service que me rendait ce généreux magistrat que je lui aurais sacrifié encore vingt autres pucelages plus bizarres, s'il les eût exigés.

J'avais plus lieu que jamais, en rentrant dans le monde, de présumer de mes appas. Il semblait que le minéral¹ qui m'avait roulé dans les veines m'eût donné un nouvel être. J'étais devenue belle à ravir. Cependant le principal me manquait ; je veux dire, l'entregent et les manières, le secret ineffable de faire valoir les agréments de la nature par le secours de l'art. Je croyais sottement qu'il suffisait d'avoir du teint, des traits, de la figure pour plaire. Ignorante encore, et sans nulle expérience du manège, du charlatanisme des femmes du bel air, je me reposais sur mon joli minois, du soin de

¹ Le soufre et le mercure du traitement.

me faire rechercher, et d'avoir des adorateurs : mais, loin d'attirer les moindres regards vers moi, j'avais la mortification de me voir effacer par des visages usés de débauches, et tout couverts de blanc de céruse¹ et de rouge. Enfin, ne voulant pas courir le risque de retomber dans le triste état d'où je venais de sortir, je fus contrainte pour subsister de servir de modèle aux peintres.

Pendant à peu près six mois que j'exerçai cette belle profession, j'eus l'honneur d'être l'objet des études et des récréations de tous les Apelles² et barbouilleurs de Paris. Il n'est guère de sujets profanes et sacrés qu'ils n'aient épuisés sur moi. Tantôt je représentais une Madeleine pénitente, tantôt une Pasiphaé. Aujourd'hui j'étais sainte, demain catin, selon le caprice de ces Messieurs, ou l'exigence des cas. Quoique j'eusse un des plus beaux corps, et des mieux articulés qu'il fût possible de voir, une jeune lavandière, connue alors sous le nom de Marguerite, maintenant sous celui de Mademoiselle Joly, m'éclipsa tout à coup, et m'enleva mes chalands. La raison de cela, c'est qu'on me savait par coeur, et que Marguerite, ne me cédant rien du côté

¹ Carbonate de plomb, utilisé en peinture.

² Le plus fameux des peintres grecs (IV^e siècle av. J.-C.), au service d'Alexandre.

des perfections corporelles, avait sur moi le mérite de la nouveauté. Néanmoins on ne tira pas de ses charmes tout le parti qu'on avait lieu d'en espérer. Elle était d'une si grande vivacité qu'il n'était presque pas possible de lui faire garder une attitude. Il fallait, pour ainsi parler, la saisir au vol. Voici un de ses traits d'étourderie qui la caractérise parfaitement. Monsieur T*** la peignait un jour en chaste Suzanne, c'est-à-dire, en état de pure nature. Il fut obligé de la quitter un instant. Sur ces entrefaites, une procession des Carmes billettes¹ vint à passer. Cette folle, oubliant son personnage actuel, courut étaler au balcon ses appas obscènes. La populace, plus scandalisée que les révérends de l'indécence d'un semblable procédé, la salua d'une grêle de pierres. Cette aventure pensa attirer de fâcheuses affaires à Monsieur T***. On voulait le prendre à partie. Heureusement, il en fut quitte pour l'excommunication.

Cependant, le crédit que Marguerite acquérait journellement dans notre métier commun me fit prêter l'oreille aux propositions d'un mousquetaire gris², dont je devins la pensionnaire, à raison de cent francs par

¹ Religieuses de l'ordre du Mont-Carmel.

² Les mousquetaires de la maison du roi formaient deux compagnies distinguées par la couleur de leurs chevaux, gris ou noirs.

mois. Nous établîmes nos foyers dans la rue du Chantre. Monsieur de Mez*** (c'était mon bienfaiteur) m'aimait à l'adoration : je l'aimais de même ; ce que l'on doit regarder comme un phénomène chez une fille entretenue, d'autant que l'aversion la plus insurmontable est la récompense ordinaire des entreteneurs. Quoi qu'il en soit, je ne lui avais pas voué une fidélité si scrupuleuse que je ne m'en tinsse qu'à lui seul. Un jeune garçon perruquier, et un mitron¹ à larges épaules étaient alternativement ses substituts. Le premier, sous prétexte de me friser, avait le privilège d'entrer familièrement dans ma chambre quand il voulait. Le second, à titre de mon pourvoyeur de pain, s'était acquis le même droit, sans que Monsieur de Mez*** en conçût le moindre ombrage. Tout jusque-là semblait concourir à ma félicité. Si la fortune ne me fournissait qu'un honnête nécessaire, l'amour me donnait au-delà de mes besoins libidineux. J'avais lieu d'être contente de ma condition ; je l'étais en effet, lorsqu'un maudit *quiproquo* bouleversa notre petit ménage. La cour étant allée à Fontainebleau, Monsieur de Mez*** avait été du détachement, et devait rester à son quartier tout le temps du voyage. Mon hôtesse, se fiant sur son absence, me pria de lui prêter ma chambre

¹ Apprenti boulanger ou pâtissier.

pour un particulier et sa femme, qui ne comptaient s'arrêter que deux ou trois jours à Paris. Je ne fis nulle difficulté de lui accorder ce qu'elle souhaitait, et nous convînmes de coucher ensemble, pendant que ces étrangers occuperaient mon lit. Les bonnes gens vinrent en prendre possession le même soir, espérant s'y dédommager des mauvaises nuits qu'ils avaient essuyées dans la route.

Monsieur de Mez*** pressé, selon les apparences, du désir de copulation, arriva justement à l'heure que tout le monde dormait. Il avait un passe-partout de la maison et une clef de ma chambre. Il entre à petit bruit : mais de quel étonnement son âme ne fut-elle pas saisie, quand un ronflement en basse-contre vint frapper son oreille ! Cependant il approcha de mon lit, frissonnant de crainte et de rage : il tâtonne, et sent deux têtes sous sa main. Alors le démon de jalousie, l'esprit de vengeance s'emparant de ses sens, il tombe à grands coups de canne sur le couple endormi, et casse un bras au pauvre diable d'époux qui tâchait de garantir sa moitié d'un traitement si brutal. Il est aisé de penser qu'une semblable scène ne se passa point dans le silence. Bientôt toute la maison et le voisinage furent éveillés aux hurlements de ces infortunés conjoints. On

crie de toute part au meurtre, à l'assassin. Le guet¹ arrive, et Monsieur de Mez***, reconnaissant trop tard sa méprise, est arrêté et conduit à l'Hôtel. Comme c'était à mon occasion qu'on avait fait ce beau vacarme, je ne crus pas qu'il fût prudent d'attendre quelle en serait l'issue. Je mis à la hâte un petit jupon avec un pet-en-l'air² ; et à la faveur du charivari, je me réfugiai furtivement chez un chanoine de Saint-Nicolas³, domicilié sous le même toit.

Il y avait longtemps que le saint homme me convoitait. Dieu sait s'il fut fâché de trouver une si belle occasion de satisfaire le lubrique appétit qui le dévorait. Il me reçut d'une façon toute chrétienne ; et après m'avoir fait avaler un verre de ratafiat⁴ confortatif, dont il eut aussi la sage précaution de se mettre un coup sur la conscience, le maître paillard m'introduisit charitablement dans sa couche canoniale. Certes, ce n'est pas sans raison que l'on exalte les talents de ces mangeurs de potage à l'eau bénite. Les

¹ La *compagnie du guet* assurait la sécurité. Au XVIII^e siècle, elle comptait 160 cavaliers et 472 fantassins; elle fut incorporée en 1783 dans le régiment des gardes-françaises.

² Robe courte, qui ne descend que jusqu'au genou.

³ La paroisse de Saint-Nicolas-du-Louvre, près du Vieux Louvre.

⁴ Ou *ratafia*, liqueur alcoolique très sucrée, à base de sucs de fruits.

gens du monde ne sont que des myrmidons¹ auprès d'eux. Le bon prêtre fit pendant toute la nuit et fort avant dans la journée des miracles de nature. Lorsque énérvé, outré de fatigue, il semblait prêt à succomber sous le plaisir, aussitôt son imagination luxurieuse, inépuisable en ressources, lui prêtait de nouvelles forces. Chaque partie de mon corps était pour lui un objet d'adoration, de culte et de sacrifice. Jamais Arétin² ni Clinchtel* avec tout leur savoir ne furent capables d'inventer la moitié des attitudes et des postures qu'il me fit tenir ; et jamais les mystères de l'amour ne furent célébrés de meilleure grâce, ni de tant de manières différentes.

Je gagnai si bien l'intimité de Monsieur le chanoine dans cette occasion qu'il m'offrit de manger avec moi les deniers de la prébende³, qui, à la vérité, n'était pas grand-chose ; mais les circonstances embarrassantes où je me trouvais alors, ne me permettant pas de faire la

¹ Nom d'un peuple de Thrace dont Achille était le roi. Désigne un homme de très petite taille, synonyme de nain.

² Pietro Aretino, dit l'Arétin (1492-1556), libelliste féroce et surtout auteur de tableaux de moeurs obscènes.

* Peintre fort célèbre autrefois à Paris pour les obscénités.

³ Revenu attaché à un titre ecclésiastique, particulièrement à un chanoine.

rencherie¹, j'acceptai son offre de très grand coeur.

Le soir même, entre chien et loup, il me prêta une vieille culotte, où avaient reposé dix ans ses deux respectables témoins ; et, m'ayant enharnachée d'une crasseuse soutanelle² d'aussi ancienne date, d'un petit manteau de voile en filigramme³ et d'un paroli^{**} au menton, nous sortîmes paisiblement, sans que personne nous dît mot. Le diable, en effet, ne m'aurait pas reconnue sous ce travestissement burlesque. J'étais si défigurée que je ressemblais moins à une fille qu'à un de ces pauvres Ibernois⁴ grêlés, qui tirent leur subsistance quotidienne de leurs messes. On ne devinerait pas où mon nouveau maître me conduisit. Dans la rue Champ-Fleuri, au cinquième étage, chez une nommée Madame Thomas, crieuse de vieux chapeaux⁵. Cette honnête personne avait été quelques années auparavant gouvernante du chanoine. Elle s'en

¹ La difficile, la dédaigneuse.

² Soutane courte, descendant jusqu'au genou.

³ Forme populaire pour *filigrane*, dentelle à l'aiguille d'origine espagnole, combinée de fil de soie de couleur et de fil de métal.

** Rabat.

⁴ Prêtres irlandais.

⁵ Les revendeuses de vêtements, les « crieuses de chapeaux », faisaient partie des petits métiers des rues, surveillés par la police. Elles pouvaient être entremetteuses ou suspectes de prostitution.

était séparée pour épouser un porteur d'eau du quartier, lequel avait passé de cette vie à l'autre peu de temps après les épousailles : et comme il n'avait assigné de préciput¹ à la susdite Madame Thomas que sur les brouillards de la rivière, son unique domaine, elle s'était enrôlée par besoin dans le corps des revendeuses de vieilles nippes. Enfin, ce fut à la garde de cette vénérable bourgeoise que mon prêtre me confia, en attendant qu'il m'eût trouvé un logement convenable.

Madame Thomas était une grosse camuson², chargée de viande. Néanmoins, à travers son excessif embonpoint, on découvrait des traits qui faisaient soupçonner qu'elle n'avait pas été, en son temps, d'une figure indifférente. Aussi la bonne maman entretenait-elle encore un commerce clandestin avec un frère quêteur de l'ordre séraphique³ de saint François, qui venait sacrifier à ses gros appas, lorsque l'aiguillon de la chair le tourmentait.

C'est une chose inconcevable que les moyens bizarres dont la fortune se sert pour opérer ses miracles, et conduire les mortels où il lui plaît. S'imaginerait-on

¹ Terme de droit : avantage accordé à une personne de prélever, avant tout partage, une partie déterminée d'un tout à partager.

² Femme camuse, au nez court et plat.

³ Ordre des religieux franciscains.

jamais que ce serait chez une crieuse de vieux chapeaux que cette divinité fantasque dût me tendre une main bienfaisante ? Rien n'est pourtant plus vrai. La protection du frère Alexis m'a tirée de la poussière, et a été la première source de l'état d'opulence dont je jouis aujourd'hui. Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans les combinaisons du sort, et ce qui confond l'entendement humain, c'est que souvent les voies du bonheur ne nous sont ouvertes que par les plus fatals événements. On roue de coups de bâton un pauvre étranger, qui se croit en sûreté dans ma chambre : on lui casse un bras. De crainte qu'on ne me veuille rendre responsable de cette tragique aventure, je me sauve chez mon voisin le chanoine, qui me mène en secret chez Madame Thomas : ce n'est pas tout ; pour comble de disgrâces, j'apprends le lendemain que le prébendier¹ lui-même avait été écrasé et enseveli sous les ruines de son église^{*} ; et par cette mort imprévue me voilà réduite, sans aucune apparence de ressource, à la merci de ma nouvelle hôtesse.

Le sentiment effrayant de ma situation présente m'arracha des larmes, que Madame Thomas crut que je

¹ Pourvu d'une *prébende*, d'un revenu attaché à un titre ecclésiastique, particulièrement à une chanoine.

^{*} Il y a quinze ou seize ans que ce malheur est arrivé. Plusieurs chanoines eurent le même sort.

donnais au défunt. Nous pleurâmes toutes deux de compagnie quelques minutes ; après quoi, la bonne femme, naturellement ennemie des longues afflictions, essaya de me consoler, et y réussit mieux par ses propos burlesques, que n'aurait fait un docteur avec tout le pathétique de sa morale chrétienne.

« Allons, mademoiselle, me disait-elle, il faut se faire une raison : quand nous pleurerons jusqu'au jugement, il n'en sera ni plus ni moins. La volonté de Dieu soit faite. Au bout du compte, ce n'est pas nous qui l'avons tué. C'est bien sa faute s'il est mort : et oui, vraiment. Que diable avait-il aujourd'hui d'aller à mâtines, lui qui dans le courant de l'année n'y allait pas quatre fois ? A-t-on jamais plus mal pris son temps pour être dévot ? Demandez-moi si l'on n'aurait pas bien chanté les mâtines sans lui. Les chantres ne sont-ils pas payés pour cela ? Ah ! comme dit ma commère Michaut, la mort est bien traîtresse ! C'est justement lorsque nous y pensons le moins qu'elle nous accroche. Qui aurait dit hier au pauvre défunt : Monsieur le chanoine, nous avons une bonne oie pour demain, mais on vous en râtisse¹ ; vous n'en tâterez point. Il lui aurait donné le démenti, et aurait juré sa foi qu'il en mangerait sa part. Voilà pourtant comme on se trompe tous les

¹ Langage populaire pour signifier un refus.

jours. C'est, en vérité, grand dommage ; car c'est une oie à servir à la table de la reine : çà, çà, tenons-nous le coeur gai, aussi bien tout le chagrin du monde ne payerait pas un sou de dettes. Entre nous soit dit, vous ne perdez pas grand-chose. C'était un enjôleur de filles qui leur promettait plus de beurre que de pain ; et puis le drôle ne se faisait pas conscience de les planter là pour reverdir¹ quand il en était regoulé². Il avait aussi le défaut d'être un peu sujet à son ventre : il s'enivrait fréquemment, et devait à tout son voisinage. Tenez, que servirait-il de vous cacher la vérité maintenant qu'il n'est plus ? ma foi, il ne valait pas les quatre fers d'un chien. »

Madame Thomas me convainquit par cette oraison funèbre de son ancien maître que nos domestiques sont des espions et des censeurs de notre conduite, d'autant plus dangereux, qu'ils n'ont pas d'ordinaire assez de discernement pour apercevoir nos bonnes qualités, et qu'ils ont toujours trop de malice pour ne pas découvrir nos faiblesses et nos imperfections. Elle me tint un langage bien différent au sujet du frère Alexis. Il est vrai qu'il était d'une tournure à mériter les éloges de

¹ *Laisser là quelqu'un pour reverdir*, tournure populaire pour le laisser en quelque endroit et ne pas aller le retrouver.

² Rassasié jusqu'au dégoût.

toute connaisseur. Je dis ceci en passant, parce que j'eus la fantaisie d'expérimenter son savoir-faire, et que j'ai souvent regretté que tant de mérite fût en quelque façon anéanti sous l'humble haillon d'un pauvre récolet¹.

J'aurais dû, afin d'éviter le reproche que l'on pourrait me faire d'écrire sans ordre et de déplacer les choses, laisser arriver le frapart² chez Madame Thomas, avant de m'étendre sur son chapitre. Mais le mal n'est pas si grand ; faisons-le entrer, tandis que la bonne femme est occupée à trousser l'oie dont elle veut le régaler. On saura donc que je vis un grand coquin des mieux découplés, nerveux, membru, barbu, ayant le teint frais et vermeil, des yeux vifs et perçants, pleins d'un feu, dont les étincelles sympathiques faisaient sentir plus bas que le coeur des démangeaisons qu'on ne soulage pas avec les ongles.

Madame Thomas le mit d'abord au fait de mon histoire. Il avait appris, chemin faisant, la triste aventure du chanoine, et s'en était consolé ainsi que nous, comme font les gens raisonnables, d'un malheur auquel il n'y a point de remède. Le drôle ne bornait pas

¹ Ou *récollet*, religieux réformé de saint Augustin ou de saint François, menant une vie austère dans le recueillement, d'où son nom.

² Ou *frapart*, moine libertin et débauché.

ses talents au seul métier de quêteur. Il avait trouvé le secret d'être utile à la société, et encore plus à son couvent, par les services qu'il rendait à l'un et l'autre sexe. Personne ne savait mieux que lui ménager de douces entrevues, rompre des obstacles, éluder la vigilance des argus¹, tromper des maris jaloux, émanciper de jeunes pupilles, et affranchir de timides tourterelles de l'empire tyrannique des père et mère. En un mot, le frère Alexis était le roi des proxénètes, et conséquemment fort accrédité parmi le monde galant.

Après les premières courtoisies de part et d'autre, Madame Thomas nous laissa ensemble pour aller faire cuire au four la principale pièce de notre festin. À peine était-elle descendue un étage que le moine, sans cérémonie, m'appuie un coup de bec sur la bouche, et me renverse sur le lit.

Quoique je trouvasse le procédé aussi brusque qu'étrange, le besoin que je prévoyais avoir de lui, et la curiosité de voir ce qu'il cachait sous sa robe, ne me fit faire de résistance que ce qu'il en fallait pour l'enflammer davantage, et ne point passer dans son

¹ Argus, dans la mythologie, était un prince argien doté de cent yeux, pour moitié toujours ouverts, chargé par Héra de la garde d'Io. Sur l'ordre de Zeus, Hermès l'endormit au son de sa flûte et le tua. Héra sema ses yeux sur la queue du paon. Devenu synonyme d'homme très clairvoyant, de surveillant incommode.

esprit pour une abandonnée des rues. Dès qu'il m'eut postée à sa guise, il releva sa jaquette au-dessus de ses hanches, et tira d'un grand caleçon de cuir gras, le plus beau, le plus superbe morceau... enfin, une machine plutôt faite pour meubler une culotte royale que la dégoûtante et crasseuse braguette d'un chétif fantassin de la milice de saint François. Ah ! Madame Thomas, que de femmes auraient voulu être en votre place, et crier de vieux chapeaux à pareil prix ! La reine des Amours elle-même, l'adorable Cythérée, aurait sacrifié Mars et Adonis pour avoir la jouissance d'un meuble si précieux. Je crus que Priape et toutes ses dépendances m'entraient dans le corps. La douleur aiguë que l'intromission de ce monstre, à jamais vénérable, me causa, m'aurait arraché les hauts cris si je n'avais appréhendé de donner l'alarme au voisinage. Néanmoins, le mal fut bientôt oublié par les délicieuses agonies où il me plongea. Que ne puis-je exprimer les ravissantes convulsions, les charmantes syncopes, les douces extases que j'ai éprouvées alors ! Mais notre imagination est toujours trop faible pour peindre ce que nous sentons si fortement. Doit-on en être surpris, puisque l'âme, en ces délectables instants, est, en quelque manière, anéantie, et que nous n'existons plus que par les sens ?

J'aurais couru risque de suffoquer de plaisirs, si la grosse voix de Madame Thomas, conversant avec son

chien sur l'escalier, ne nous eut fait quitter prise. Il ne lui aura pas été difficile, je crois, de deviner ce qui s'était passé : l'émotion où nous étions encore, et le dérangement du lit, ne déposait que trop contre nous. Quoi qu'il en soit, elle n'en fit rien paraître ; et quand l'oie fut arrivée, nous nous mêmes à piler des dents chacun de notre mieux. Les libations ne furent pas épargnées. Entre la poire et le fromage, le frère Alexis tira de sa besace un saucisson de Boulogne et un flacon de ratafiat, que des filles de bien, qui avaient passé la nuit en débauche à Neuilly, lui avaient donné. Madame Thomas, trouvant cette liqueur de son goût, en avala plus des deux tiers à sa part : ce qui la mit de si bonne humeur que les yeux lui roulaient dans la tête comme ceux d'une chatte en chaleur, qui appète¹ le matou. À la façon dont elle se trémoussait sur sa chaise, on aurait juré qu'elle avait une botte de chardons au derrière, tant les esprits du ratafiat fermentaient en cette partie-là. Il lui prenait des saillies de tendresse et de fureur tout à la fois. Elle embrassait le moine, elle le pinçait, le suçait, le mordait, le chatouillait. La pauvre femme à la fin me fit pitié. Je me retirai dans un trou de cabinet fermé d'une simple cloison, dont les planches, écartées d'un bon pouce les unes des autres, étaient calfeutrées avec

¹ Désirer vivement, par instinct, par besoin physique.

des bandes de papier. Au moyen d'une petite ouverture que j'y pratiquai, il me fut aisé de les voir manoeuvrer en plein.

Si le lecteur judicieux se souvient que j'ai peint Madame Thomas comme une grosse gague¹, surchargée de cuisine, il ne se scandalisera point de l'attitude que le frère Alexis lui fit prendre. La bonne dame avait un si terrible ventre qu'il n'était pas possible de l'attaquer de ce côté-là. Le cure-dent d'un étalon de Mirebalay* n'y aurait jamais atteint. Elle s'appuie donc des deux coudes sur le lit, le nez contre la couverture, et présente son immense postérieur à la discrétion du frère. Le paillard au même instant lui jeta jupe, jupon et chemise par-dessus les épaules, et découvrit un duplicata de fesses, qui, à leur prodigieux volume près, faisaient plaisir à voir par leur blancheur éblouissante. Alors ayant atteint de dessous sa grande mandille², à moitié retroussée le séraphique goupillon, dont il m'avait si bien aspergée, il s'élança avec une vigueur inexprimable à travers le taillis épais qui ombrageait l'entre-deux du susdit fessier, et se perdit dans les broussailles.

¹ Femme d'un fort embonpoint, commère réjouie.

* Pays de Bretagne, où les ânes sont réputés les meilleurs.

² Manteau court porté par les laquais et les gens du peuple.

Au fort de l'opération, Madame Thomas hurlait et reniait comme un damné. L'excès du plaisir la rendait aussi furieuse qu'aurait pu faire la douleur la plus aiguë. Il lui arrivait pourtant de se radoucir par intervalle. « Ah ! mon gros boudin, s'écriait-elle d'une voix entrecoupée de soupirs, arrête-toi, je me meurs ! Mon menon¹, que je t'aime ! que tu fais bien cela ! Courage cher coeur, bijou de mon âme !... Ah ! double fils de putain ! Chien ! Boug²... tu me crèves... Jeanf... finiras-tu ? Pardon, mon doux ami, épargne-moi... je n'en puis plus. » J'avoue que je n'eus pas la force de voir de sang-froid une scène si luxurieuse. Je voulais user de la mince ressource de mon index pour me soulager, lorsque j'aperçus un bout de cierge sur une méchante tablette. Je l'empoignai avec rage, et me l'introduisis le plus avant qu'il me fut possible, les yeux toujours fixés sur mes deux acteurs. Si je n'éteignis pas le feu dont je me sentais dévorée, au moins le calmai-je en partie.

On ne doit pas être surpris que Madame Thomas ait

¹ Pour *minon*, chat.

² Homosexuel, l'insulte étant mal choisie dans la situation présente. Un bougre était à l'origine un Bulgare, puis le mot désigna un hérétique pour basculer ensuite de la dissidence religieuse dans le non-conformisme sexuel. La *bougrerie* recouvre la sodomie homo- et hétérosexuelle, la bestialité, les diverses formes d'homosexualité. Le terme devint rapidement un juron.

eu assez peu de vergogne pour commettre cet acte incongru, me sachant si près d'elle, et pouvant bien soupçonner que je verrais la chose. Premièrement, elle n'était guère alors en état de réfléchir aux règles de la bienséance ; et d'ailleurs, quand elle l'aurait pu, rien ne l'obligeait à se contraindre devant moi, étant suffisamment instruite de la profession que j'exerçais. Aussi, soit qu'elle voulût me donner une preuve de sa parfaite confiance et de son amitié, ou qu'il lui prît envie de se récréer par le spectacle lubrique d'une scène semblable à celle qu'elle venait de jouer, elle retira du caleçon du frère Alexis le monstre encore fumant de rage, et me le mit en main. Quand j'aurais voulu faire la honteuse, je n'en aurais pas eu le temps. Le frapart me poussa sur le lit, et me fit tout à coup un masque de ma chemise. Son redoutable brandon, ayant porté à faux un peu au-delà du but, me donna une si terrible bourrade au bas du ventre que je crus qu'il m'allait faire sortir les entrailles. La charitable Madame Thomas, touchée de la douleur que je souffrais, eut la complaisance de m'assister ; et, tirant de toutes ses forces le rebelle instrument à elle, le fit heureusement tomber dans la mortaise. Comme il n'était guère possible alors que je lui témoignasse, de vive voix, ma reconnaissance pour le bon office qu'elle me rendait, les coups de croupe précipités que je lâchai sans interruption ne la laissèrent pas douter que je ne fusse extrêmement satisfaite de son

procédé.

Le frère, inébranlable sur ses arçons, répondit à tous mes mouvements par des secousses si vives qu'en toute autre occasion j'aurais tremblé que le plancher ne s'abîmât sous nous : mais le plaisir m'avait rendue intrépide. Le feu eût été à la maison que je ne m'en serais nullement inquiétée, tant il est vrai qu'il y a des instants où les femmes sont bien courageuses. Je ne me souviens pas d'avoir été de mes jours si mutine dans le déduit¹ : et il ne fallait pas moins qu'un champion tel que le frère Alexis pour triompher de la fureur de mes transports. J'étais une vraie démoniaque. J'avais croisé mes jambes par-dessus ses jarrets, et lui serrais si étroitement les reins de mes deux bras qu'on m'aurait plutôt mise en pièce que de me faire quitter prise. La gloire de me vaincre n'était réservée qu'à lui. Ce qui doit paraître bien étonnant, et presque incroyable, c'est que, sans reprendre haleine, il me fit goûter trois fois distinctement les joies du paradis de Mahomet. Apprenez, orgueilleux mondains, à vous humilier vis-à-vis de ces honnêtes gens de Dieu, et reconnaissez après de tels efforts de virilité, votre insuffisance et les vertus miraculeuses du froc.

Le frère Alexis sur l'épreuve qu'il venait de faire de

¹ Divertissement, plus particulièrement les plaisirs amoureux.

mes talents conçut de moi les plus hautes idées, et m'assura, d'un ton prophétique, que je ferais fortune.

« Je pourrais aisément, me dit-il, vous procurer un entreteneur ; mais cela ne mène à rien de solide, ni de brillant. Vous êtes de figure et de taille à ne point rester dans un état de médiocrité : tout bien considéré, l'Opéra est votre vrai ballot¹. Je me fais fort de vous y faire entrer. La question est de savoir si vous avez du goût pour le chant, ou des dispositions pour la danse.

– Je crois, répondis-je, que je réussirais mieux dans la danse.

– Je le crois aussi, reprit-il, en me découvrant la jambe au-dessus du genou, voilà un membre fait pour cet exercice, et qui sur ma parole occupera bien des lorgnettes dans le parterre. »

Le frère Alexis ne s'en tint point à de vagues promesses. Il me donna au même instant une lettre de recommandation pour le Sieur Gr*** M*** qui tenait alors en sous-ferme les appas des filles du Théâtre lyrique. Le lendemain, Madame Thomas m'ayant procuré des nippes d'emprunt, je m'ajustai de mon

¹ C'est-à-dire : ce qui vous convient vraiment. Ce qui suit raconte la carrière d'actrice de Margot. Les filles de spectacle avaient très mauvaise réputation, et la plupart étaient entretenues, comme Mlle Hus, maîtresse du financier Bertin dans *Le Neveu de Rameau*.

mieux, et fus vers le midi porter mon épître à son adresse.

Je vis un grand homme sec de couleur tannée, flegmatique, et d'un abord froid à morfondre les gens. Il était en robe de chambre volante et sans culotte. Les zéphirs badinant avec sa chemise découvraient par intervalles deux grandes cuisses livides et racornies, au bas desquelles pendaient tristement les flasques débris de sa virilité.

Je m'aperçus qu'en lisant ma lettre il jetait attentivement les yeux sur moi, et que son visage austère se déridait par gradation. J'en tirai un augure favorable pour mes affaires, et ne me trompai point. Monsieur de Gr*** M*** me fit asseoir à côté de lui, et me dit que, jolie et faite comme je l'étais, je n'avais besoin d'aucune recommandation ; que néanmoins il embrassait avec joie l'occasion de faire sa cour au public, en présentant un sujet tel que moi à l'Opéra.

Cependant, tandis qu'il me débitait de si belles choses, il faisait l'inventaire de mes appas les plus secrets ; et l'esprit de débauche réveillant petit à petit se luxure, le rufian¹ me mit en main ses déplorables reliques. Ce fut alors que j'eus besoin de tout le savoir que j'avais puisé dans l'école de Madame Florence,

¹ Débauché, entremetteur.

pour ressusciter cette masse informe, et la retirer de l'état d'anéantissement où elle était, insensible et rebelle aux secousses que je lui donnais, et au frottement de ses deux lâches témoins, que je pressais l'un contre l'autre ; je commençais à désespérer du succès de mon travail, lorsque je m'avisai, pour dernière ressource, de lui chatouiller le périnée, et de le socratiser¹ du bout du doigt. L'expédient réussit à miracle. La machine assoupie sortant tout à coup de son repos léthargique se développa d'une façon si merveilleuse qu'il me parut qu'elle prenait un nouvel être. Alors, pour profiter de cet instant précieux, et couronner mon chef-d'oeuvre, je remuais le poignet avec tant de souplesse et de rapidité, que le monstre vaincu par les plus délicieuses sensations répandit un torrent de larmes dans l'excès de sa joie.

Enfin, Monsieur de Gr*** M*** charmé de mes bonnes manières s'habilla à la hâte, et me mena sur-le-champ chez Monsieur Thuret², en ce temps-là directeur de l'Opéra. Je fus assez heureuse, pour qu'il me trouvât

¹ Le *Dictionnaire de Trévoux* propose, outre le sens de « moraliser comme Socrate » : « Quelques-uns désignent par là l'amour antiphysique. » Dans *la Nouvelle Justine*, Sade précise plus brutalement : « Action de mettre un ou plusieurs doigts dans le trou du cul du patient. »

² Le 30 mai 1733, le roi accorda le privilège de l'Opéra à Louis de Thuret.

aussi de son goût. Il m'agréa sans hésiter au corps sémillant des demoiselles de l'Académie royale de musique^{*}, et nous retint à dîner.

Comme j'aime à varier mes descriptions et mes tableaux, je ne dirai rien de ce qui se passa entre Monsieur Thuret et moi le même jour. Il suffit de savoir que le bon homme était aussi paillard que Monsieur de Gr*** M*** et n'était guère moins difficile à mettre en train. Je retournai coucher chez la bonne Madame Thomas, impatiente de lui faire part de l'effet qu'avait produit la lettre du frère Alexis ; et le lendemain je repris possession de mon domicile, n'ayant plus rien à redouter des gens de police¹.

Outre les leçons du magasin^{**} auxquelles je ne manquais jamais, Malterre le Diable² m'en donnait encore de particulières. Je fis de si rapides progrès

* L'Opéra.

¹ Les pensionnaires des théâtres royaux – Opéra, Comédie-Française, Opéra-Comique – bénéficiaient d'un statut privilégié qui permettaient, même à une mineure, d'échapper à la puissance paternelle, immunité qui mettait surtout les aristocrates qui les fréquentaient à l'abri d'éventuelles poursuites.

** Maison où sont les machines et décorations et où l'on instruit les surnuméraires.

² Maltaire le Diable était entré à l'Académie royale de musique en 1714 et prit sa retraite en 1751. Il créa des oeuvres importantes.

qu'en moins de trois mois je me trouvai en état de me tenir sur mes jambes d'une façon supportable dans le ballet.

Le jour de mon début fut marqué par une époque assez plaisante. On surprit sous le théâtre une de nos compagnes en péché mortel. Le conclave féminin n'en eut pas plus tôt connaissance qu'il exigea que punition exemplaire en fut faite à toute rigueur. La délinquante parut au tribunal de Monsieur Thuret pour y être jugée. Le contrôleur La Chamarée¹ aurait bien voulu l'excuser ; mais la présidente Cartou² ayant pour assesseurs Fanchon Chopine, la Desaignes et la mère Carville, dit qu'il était de la plus dangereuse conséquence de pardonner de semblables fautes ; que les novices encouragées par l'impunité d'une débauche si crapuleuse tomberaient bientôt dans les excès licencieux et les débordements des filles de l'Opéra-Comique. Elle ajouta qu'il serait honteux et infamant qu'on souffrit des prostitutions de cette nature sur un théâtre qui avait toujours été, depuis son établissement,

¹ C'était un avocat chargé du cérémonial de l'Opéra, « des poursuites des procès concernant l'Opéra, de l'examen des titres de ceux qui s'en disent créanciers » et de vérifier les motifs d'absence des acteurs. » (Voir Meusnier de Querlon.

² Marie-Claude-Nicole Cartou ou Cartout ou Carton a chanté à l'Opéra pendant de longues années et prit sa retraite en 1751.

l'école de la galanterie la plus délicate et la plus épurée : et qu'enfin si l'on ne sévissait contre la coupable il n'y aurait pas désormais une honnête fille qui voulût entrer à l'Opéra. Fanchon Chopine donna ses conclusions à ce qu'elle fût immédiatement rayée du tableau : les autres opinèrent du bonnet ; et Monsieur Thuret, voyant que ses remontrances ne serviraient de rien avec de pareilles cervelles, la déclara déchue de tous ses honneurs et prérogatives, et privée sans appel du droit de promener dorénavant sa figure chinoise sur les planches.

Il y avait environ quinze jours que je traînais la semelle parmi les élèves de Terpsichore^{*}, lorsqu'un matin à mon lever je reçus un poulet, dont voici la substance :

« Mademoiselle, je vous vis hier à l'Opéra. Votre physionomie me plut. Si vous vous sentez d'humeur à prendre des arrangements avec un homme qui abhorre les difficultés en amour, et ne soupire que l'argent à la main, ayez la bonté de me le mander promptement. Je suis, etc. »

Quoique je n'eusse pas encore un assez grand usage du monde pour connaître les gens à leur style, je devinai sans peine, par la tournure concise et brusque

* Muse qui préside à la danse.

de ce billet, que j'avais touché le coeur d'un financier. Des connaissances de cette espèce sont trop précieuses pour les rejeter lorsqu'elles se présentent : aussi ne fis-je point la sotte. Je lui répondis à l'instant que je ressentais vivement l'honneur qu'il me faisait de me donner la préférence sur tant d'aimables personnes à l'Opéra ; que ce serait mal répondre à ses bontés, et m'en rendre indigne, que de ne point accepter ses offres ; et que s'il était impatient de me voir, je ne l'étais pas moins de l'assurer personnellement de mon profond respect.

Une heure après ma réponse, il arriva dans un équipage des mieux étoffés, et qui, sans être brillant, annonçait l'opulence du maître. Je fus le recevoir en cérémonie sur le palier. Pour faire son portrait en trois mots, c'était un petit homme trapu, effroyablement laid, et d'environ soixante ans. Il me bredouilla en entrant cinq ou six phrases galantes, que je n'aurais pu comprendre sans un rouleau de cinquante louis qu'il me glissa discrètement dans la main. Il n'est pas de si maussades propos qu'on ne trouve admirables et des plus sublimes, quand ils sont accompagnés de procédés aussi généreux. Non seulement ce qu'il me dit me parut très ingénieusement exprimé, mais même je crus découvrir dans ses traits un air de distinction et de noblesse qui m'avait échappé au premier coup d'oeil. Voilà ce que produisent les belles manières : on est

toujours sûr de plaire quand on débute ainsi.

J'étais dans un déshabillé plus agaçant que coquet. L'art que j'y avais mis était si voisin de la nature que mes charmes ne semblaient rien emprunter de mon ajustement. J'avais tout lieu de présumer de leur pouvoir. Mon financier me trouvait adorable. L'avidité de ses regards, l'impatience de ses mains ne me laissaient pas douter que je ne touchasse au dénouement de la pièce. Cependant, qu'arriva-t-il ? Après un badinage de trois quarts d'heure, je fus ratée comme une reine. Cette humiliante aventure me mortifia d'autant plus que je l'éprouvais pour la première fois. Je tremblais qu'il n'eût découvert en moi quelque imperfection que j'avais ignorée jusqu'alors. Heureusement il me rassura, en m'avouant qu'il était sujet à de pareils accidents. En effet, le bon homme me disait vrai ; car pendant un an que je vécus avec lui, il ne manqua pas de me rater régulièrement deux fois la semaine. Quoi qu'il en soit, bien des filles se seraient trouvées fort heureuses en ma place aux mêmes conditions. Il m'avait meublé un appartement dans la rue Sainte-Anne : il défrayait ma maison, et me donnait outre cela cent pistoles par mois. J'étais en train de faire ma fortune avec lui, quand le dérangement imprévu de la sienne rompit mes mesures et notre tendre commerce.

Tout dépend à l'Opéra de s'établir une certaine réputation. Rien ne fait tant honneur à une actrice que d'occasionner quelques banqueroutes, et d'envoyer ses adorateurs à l'Hôpital. La chute de mon financier me mit dans un crédit étonnant. Une foule d'aspirants de tous états se présentèrent. Néanmoins je ne voulus pas me décider sans consulter Monsieur de Gr*** M*** et le frère Alexis, à qui j'avais des obligations si essentielles. J'insérerai ici, par manière de parenthèse, les salutaires conseils que j'en ai reçus, comme un monument de ma gratitude envers eux, et comme le guide le plus sûr pour les filles qui veulent mettre à profit leurs appas.

Avis à une demoiselle du monde

Toute personne du sexe qui veut parvenir doit, à l'imitation du marchand, n'avoir en vue que ses intérêts et le gain.

Que son coeur soit toujours inaccessible au véritable amour. Il suffit qu'elle fasse semblant d'en avoir, et sache en inspirer aux autres.

Que celui qui la paie le mieux ait la préférence sur ses rivaux.

Qu'elle transige le moins qu'elle pourra avec les

gens de qualité : ils sont la plupart hautains et escrocs. De gros financiers renforcés sont plus solides et plus aisés à gouverner ; il n'y a que manière de les prendre.

Si elle est sage, elle éconduira les greluchons¹ : outre que ce sont des animaux qui n'apportent aucun profit à la maison, ils en éloignent souvent ceux qui la soutiennent.

Lorsqu'il se présentera pourtant quelque bonne passade, qu'elle ne se fasse pas scrupule d'une infidélité : c'est le casuel du métier.

Qu'elle imite autant qu'il lui sera possible, la frugalité de Mademoiselle Durocher*, et ne se permette les bons morceaux que quand ils ne lui coûteront rien.

Qu'elle ait soin de placer son argent à mesure qu'il lui viendra, et s'en fasse de bonnes rentes.

Si un étranger et un Français, également à leur aise, se trouvent en concurrence auprès d'elle, qu'elle n'hésite pas à se déclarer en faveur du premier. Indépendamment de ce que la politesse le requiert, elle y trouvera mieux son compte, surtout si elle a affaire à

¹ Amant de coeur d'une femme entretenue. Souvent elle l'entretient, comme fait pour Lucas l'héroïne du roman de Nougaret, *Lucette ou les Progrès du libertinage* (1765-1766). La Florence, chez qui a travaillé Margot, passait pour se ruiner en *greluchons*.

* Autrefois entretenue par Mylord Weymouth.

quelques mylords de la Cité^{**} de Londres. Ce sont des gens qui, quoique des cancre¹ au fond, sont capables de se ruiner par orgueil pour qu'on les croie plus riches que nous.

Elle fera très prudemment pour le bien de sa santé d'éluder la connaissance des Américains, Espagnols et Napolitains, eu égard à la maxime : *Timeo danaos et dona ferentes*^{***2}.

Enfin et pour conclusion, qu'elle n'ait point de caractère à elle ; mais qu'elle étudie avec soin celui de son amant, et sache s'en revêtir comme si c'était le sien propre. Signé Gr*** M*** et le frère Alexis.

Puissent toutes les filles de la profession se graver profondément dans la mémoire cette espèce de code, et en faire un aussi bon usage que moi.

La première dupe qui remplaça le financier fut un baron, fils d'un gros marchand de Hambourg. Je ne

** Quartier des négociants.

¹ Par allusion aux pinces du crabe, homme rapace, avare.

*** Qu'on se souvienne que Margot, comme élève du public, doit savoir toutes sortes de langues.

² Je crains les Grecs, même quand ils font des offrandes (Virgile, *Énéide*, II, 49.)

crois pas qu'il soit jamais sorti de la Germanie un plus sot et plus désagréable animal. Il était haut d'une toise, cagneux et roux, bête au dernier degré, et ivrogne à toute outrance. Ce gentilhomme, l'espoir et l'idole de sa famille, voyageait pour joindre aux heureuses qualités dont la nature l'avait comblé celles que l'on acquiert en pratiquant le beau monde. La seule bonne maison qu'il connût dans Paris était celle de son banquier, qui avait ordre de lui compter tout l'argent qu'il voulait. Ses liaisons se bornaient à deux ou trois écornifleurs¹ complaisants, et quelques plastrons² du sérail de la Lacroix* .

Monsieur de Gr.*** M*** toujours aussi zélé pour nos intérêts que pour les siens, jugea que ce serait dommage qu'un pareil pigeonneau échappât à notre colombier. Il lui fit comprendre qu'il était indécent qu'un seigneur de sa sorte ne vécût pas relativement à sa haute naissance et à la figure qu'il était en état de faire ; que rien ne mettait plus à la mode un homme de distinction, et ne lui faisait tant honneur que d'avoir une

¹ Qui s'empare de ce qui ne lui appartient pas, parasite.

² Ordinairement, le mot désigne une personne en butte aux attaques, aux railleries de tout le monde. Mais on dit aussi qu'une fille est le *plastron* d'un homme qui ne la considère, comme une prostituée, que comme partenaire sexuel.

* Appareilleuse aussi célèbre que la Florence et la Paris.

demoiselle de théâtre sur son compte ; qu'en un mot c'était dans un semblable commerce que nos jeunes gens de qualité, et nos robins¹ de première classe, puisaient leurs jolies manières, et prenaient le vrai ton de la bonne compagnie.

Monsieur le baron, goûtant un avis si raisonnable, lui avoua qu'il y avait longtemps qu'il désirait avoir une intrigue à l'Opéra, et qu'il s'estimerait bien heureux que ce pût être avec moi. « Peste répondit Monsieur de Gr*** M***, vous avez déjà autant de goût que s'il y avait dix ans que vous fussiez ici. Savez-vous bien que de mémoire d'homme il n'a point paru une plus charmante personne sur nos planches ! Il n'y a pas un mois qu'elle est vacante, et maintenant elle ne sait à qui répondre. On l'assiège de tous côtés. Mais, laissez-moi faire ; je me charge de négocier la chose : le succès n'en sera peut-être pas impossible ; ce qui me le fait espérer, c'est que, soit dit entre nous, elle a un faible de tous les diables pour les étrangers. Il est bon que vous sachiez encore que l'intérêt est ce qui la gouverne le moins ; et qu'elle serait fille à aimer sérieusement quelqu'un qui aurait d'honnêtes procédés pour elle. Vous ne sauriez croire combien elle était attachée à son dernier amant : il est vrai qu'il en était

¹ Hommes de robe, magistrats.

digne, et que jamais on ne s'est comporté avec une maîtresse d'une façon plus noble et plus distinguée. Elle tâchait en vain de lui dissimuler ses besoins (car vous sentez bien qu'une jolie personne en a toujours de manière ou d'autre). Il avait une pénétration surprenante pour les découvrir ; et c'était alors entre eux des combats de désintéressement et de générosité les plus touchants du monde. »

Le baron, émerveillé des éloges que Monsieur de Gr*** M*** lui faisait de moi, le pria avec instance d'employer tous ses soins pour conclure cette affaire au plus tôt et à quelque prix que ce fût. Je résolus, à dessein d'irriter ses désirs, de ne rien précipiter, et de laisser passer quelques jours avant de lui faire une réponse positive. Enfin, notre première entrevue se fit à l'Opéra dans une répétition de *Jephté*¹, où il eut le bonheur de me baiser respectueusement la main derrière les coulisses. Je n'étais point fâchée qu'il me vît à une répétition parce que c'est ordinairement là que ces demoiselles paraissent avec toute la pompe, toute la splendeur et la dignité de leur état, et qu'elles s'efforcent, à l'envi les unes des autres, d'étaler la forte prodigalité et les honteuses faiblesses de leurs imbéciles

¹ Il y eut une tragédie en musique sur ce sujet, par l'abbé Pellegrin (1732), mais aussi, créée la même année, une *Jephté* de Montéclair. C'est de cette dernière qu'il s'agit ici, car Malterre le Diable y dansait.

amants.

Quoique je n'eusse encore ruiné qu'un seul homme, j'avais déjà assez de bijoux et de précieuses nippes pour pouvoir tenir mon rang parmi nos principales sultanes, et occuper comme elles une chaise* au bord de l'orchestre, la jambe nonchalamment croisée sur le genou. Il faisait froid alors. Jamais on ne se montra dans un négligé plus fastueux et plus imposant. Mollement enveloppée sous l'hermine et la martre zibeline, j'avais les pieds dans une boîte couverte d'un velours cramoisi, doublée de peau d'ours, dont une boule d'étain pleine d'eau bouillante augmentait la chaleur. Dans cet orgueilleux appareil, je faisais d'un air distrait des noeuds¹ avec une navette d'or. Quelquefois je regardais à ma montre, et la faisais sonner. J'ouvrais toutes mes tabatières l'une après l'autre, et me portais de temps en temps au nez un superbe flacon de cristal de roche pour des vapeurs que je n'avais pas. Je me penchais pour dire des riens à mes compagnes, afin que les lorgneurs curieux pussent juger de la tournure élégante de mes membres. En un mot, je

* C'est à cette distinction que l'on reconnaît celles qui sont entretenues.

¹ Une occupation qu'on verra reparaître dans les romans mondains. Les femmes se donnaient une contenance et l'air d'être occupées en tressant, avec une navette, des noeuds de ruban destinés à la parure.

commis ce soir-là cent impertinences, dont les benêts de spectateurs étaient enchantés. C'était à qui rencontrerait mes yeux pour me faire une profonde et respectueuse révérence, à laquelle on se trouvait bien honoré que je répondisse par un imperceptible petit coup de tête.

Il n'était pas possible en ces moments de triomphe que je me rappelasse le souvenir de ma première condition. Le luxe qui m'entourait et les bassesses de ceux qui me faisaient la cour, en avaient effacé de mon cerveau jusqu'aux moindres traces. Je me croyais une divinité. Et comment ne l'aurais-je pas cru, quand je me croyais en quelque manière déifiée par les adorations et l'aveugle idolâtrie des personnes du plus haut rang ? Franchement, c'est aux hommes et non pas à nous qu'il faut reprocher notre insolence et nos grands airs : ce sont eux qui nous tournent la tête par leurs lâches soumissions, leurs flatteries et leurs fadeurs. Pourquoi ne nous oublierions-nous pas, quand ils nous en donnent l'exemple et sont les premiers à s'oublier eux-mêmes ? Je ne puis m'empêcher de l'avouer à la honte des uns et des autres ; tout notre mérite ne consiste que dans l'imagination déréglée, et la bizarrerie du goût de nos adorateurs. Pardonnez-moi, mes bonnes amies, la hardiesse que je prends de m'expliquer si nettement sur votre chapitre : ma franchise ne saurait nuire à vos intérêts ; je le voudrais en vain : tant qu'il y aura des

hommes au monde, vous ne manquerez jamais de dupes.

Revenons à Monsieur le baron. Je m'aperçus avec plaisir que mes gentilleses l'avaient plongé dans une espèce de ravissement extatique, et que c'en était fait de sa liberté. Depuis le commencement jusqu'à la fin de la répétition, il eut ses deux gros yeux fixés sur moi ainsi qu'un chien d'arrêt, et semblait jouir intérieurement de mes charmes à la manière des bienheureux. Je lui fis la grâce en sortant d'accepter une place dans son carrosse, et de l'inviter à souper. Monsieur de Gr*** M***, qui était demeuré derrière pour quelques affaires de la communauté, vint nous rejoindre un quart d'heure après. Comme je ne voulais pas démentir les bonnes idées qu'il avait données de moi au baron, je me comportai ce soir-là avec beaucoup de retenue, et jouai d'un air si naturel la fille à sentiments que le pauvre idiot me crut sincèrement capable de me prendre de belle passion.

La nature compense presque toujours le tort qu'elle fait aux sots par une dose plus forte d'amour-propre : plus ils sont ridicules et désagréables, plus ils se croient de mérite. Tel était le faible de mon héros ; il ne douta pas que je fusse aussi éprise de ses charmes qu'il l'était des miens. Je tâchai de l'entretenir dans cette flatteuse opinion par tous les petits soins et les prévenances que

je lui marquai pendant le souper : et lorsqu'il se retira, je lui dis, en le regardant avec des yeux où l'on aurait juré qu'il y avait de l'amour, que je l'attendais le lendemain entre dix et onze, pour prendre du chocolat avec moi. (C'était précisément le temps où je voulais faire le premier essai de sa générosité). Il fut si ponctuel que j'étais encore couchée quand on vint me l'annoncer. Je pris à la hâte une robe de chambre ; et n'ayant point à craindre, comme la plupart de nos demoiselles, de me montrer sans avoir substitué l'art à la nature, et m'être forgé des appas de toilette, je le reçus dans un négligé des plus simples, néanmoins avec toutes les grimaces et les lieux communs d'usage en ces sortes d'occasions.

« Cela est fort joli, Monsieur le baron, de surprendre ainsi les gens. Eh ! mais, mon Dieu ! quelle heure est-il donc ? Sûrement votre montre avance : il ne saurait être si tard. Miséricorde ! comme je suis bâtie ! je me fais peur à moi-même. Avouez que vous me trouvez affreuse, horrible. Je suis outrée que vous me surpreniez dans un pareil désordre. Savez-vous bien que je n'ai pas fermé l'oeil de toute la nuit ? Actuellement que je vous parle, j'ai une migraine qui me désespère. Quoi qu'il en soit, je me flatte que le plaisir de vous voir la dissipera. Allons, Lisette, dépêchons, qu'on fasse le chocolat : et souvenez-vous surtout que je ne l'aime pas léger. »

Mes ordres furent exécutés dans la minute. Tandis que nous régaliions notre odorat et notre palais du parfum agréable de ce liquide mousseux, on vint m'avertir que mon joaillier demandait à me parler. « Quoi ! toujours des importuns, m'écriai-je ? Ne saviez-vous pas que je n'étais au logis pour personne ? Les domestiques sont d'étranges gens. On a beau les prêcher, ils n'en font qu'à leur tête. Cela me met dans des colères... Mais, avec la permission de Monsieur le baron, sachons ce qu'il me veut. Faites-le entrer... Eh ! bonjour, mon cher Monsieur de La Frenaie ; qui vous amène, je vous prie, si matin dans nos quartiers ? Comment va le commerce ? Je gage que vous avez quelque chose de nouveau à me montrer.

– Madame^{*}, répondit-il, c'est justement ce qui m'a fait prendre la liberté de vous interrompre : j'ai cru, me trouvant dans votre voisinage, que vous ne me sauriez pas mauvais gré de vous faire voir en passant une croix à la dévote, qu'une financière de la place Vendôme m'a commandée. Je puis dire, sans vanité, que depuis longtemps il ne s'est fait ici un plus joli ouvrage.

– Vraiment, Monsieur de La Frenaie, vous êtes un galant homme de ne point oublier vos amis : je suis fort

* Les demoiselles de l'Opéra se donnent entre elles le titre de Madame pour éviter les équivoques.

reconnaissante de cette marque d'attention de votre part. Voyons donc, puisque vous avez tant de complaisance. Ah ! Monsieur le baron, que cela est beau ! La monture en est charmante. En vérité, c'est un morceau d'un goût admirable. Les pierres en sont superbes, et taillées au parfait. Ne trouvez-vous pas que cela jette un feu surprenant ? Ces impertinentes financières portent aujourd'hui ce qu'il y a de plus magnifique. Franchement, j'ai regret qu'une si belle pièce soit destinée à une femme de cette farine. Et de quel prix cela est-il, s'il vous plaît ?

– Madame, repartit La Frenaie, de huit mille francs au dernier mot.

– Si j'étais en argent, repris-je, je ne souffrirais pas que vous l'emportassiez.

– Vous savez, madame, que tout ce que j'ai est à votre service. Pour peu que vous en ayez fantaisie...

– Oh ! non, ce n'est point ma coutume de rien prendre à crédit. »

Le baron, comme je l'avais prévu, ravi de trouver une si belle occasion de me faire sa cour, se saisit de la croix, dont il donna immédiatement soixante louis comptant, avec son billet du reste payable le lendemain. Je fis d'abord toutes les simagrées d'une fille sérieusement fâchée, et qui pense d'une façon noble et

désintéressée. « En bonne foi, Monsieur le baron, vous n'êtes pas raisonnable : c'est passer les bornes de la générosité : je vous le dis au vrai, vous ne me faites point plaisir. Je conviens qu'il n'est pas défendu de recevoir des bagatelles d'une personne qu'on estime, et pour laquelle on se sent du goût. Mais franchement, ceci est trop fort : je ne saurais me résoudre à l'accepter. » Tout en disant cela, mon benêt me pendit la croix au cou. Alors j'entrai, par distraction, dans ma chambre ; il m'y suivit ; et sans le faire languir davantage, je lui donnai sur le pied du lit une reconnaissance de ses huit mille francs, toutefois avec un dehors apparent de tendresse si naturel que le nigaud crut moins devoir mes faveurs au présent qu'il me faisait, qu'à ses bonnes qualités et à mon penchant.

Monsieur de Gr*** M***, que j'avais averti la veille, de la saignée que je voulais faire à la bourse de cet honnête gentilhomme, vint nous trouver sur le midi, et eut pour son droit de courtage une boîte d'or à la Maubois¹. Comme il n'y avait pas Opéra ce jour-là, nous dînâmes ensemble ; et chacun de nous ayant lieu d'être content du marché qu'il avait fait, la gaieté fut l'âme de notre festin. Monsieur le baron principalement

¹ On ne trouve pas d'orfèvre ou de joaillier de ce nom. Il s'agit peut-être d'une manière de travailler l'or en le ciselant ou en l'émaillant.

se mit en si belle humeur qu'à force de nous baragouiner de grosses plaisanteries germaniques et de s'humecter les amygdales, il perdit la petite quantité de bon sens dont il était pourvu ; tellement que nous le renvoyâmes ivre mort à l'hôtel. Après cet essai de sa magnificence, je crus que j'en tirerais meilleur parti en ne prenant aucun arrangement fixe avec lui, et continuant à jouer la femme à belle passion. Cette conduite me réussit au-delà de mes espérances. Le mois à peine expiré, j'en attrapai un service complet en vaisselle plate. Quoiqu'il soit constamment vrai que les bienfaits d'autrui nous inspirent plus d'indifférence que d'amour peu s'en fallut qu'à force d'en faire les grimaces je ne devinsse sérieusement amoureuse de Monsieur le baron.

L'habitude nous familiarise, nous naturalise même, si j'ose m'exprimer de la sorte, avec les défauts des gens que nous pratiquons. Tout maussade, tout sot qu'était mon Hambourgeois, je commençais à le trouver moins désagréable, lorsqu'une horrible incongruité de sa part me donna une aversion insurmontable pour lui. Il avait, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, la louable coutume de s'enivrer ; et malheureusement il ne se sentait jamais plus d'amour qu'en ces circonstances. Un soir, après avoir passé toute la journée à table en assez mauvaise compagnie, il arriva comme j'allais me mettre au lit. Le glouton, en entrant, heurta du pied le seuil de

la porte ; et, perdant l'équilibre, il tomba le nez sur le carreau. Sa chute ne pouvant être légère dans l'état où il était, on le releva presque sans mouvement, le visage tout ensanglanté. Si j'avais eu le temps de m'évanouir, je l'aurais fait infailliblement ; mais le secours pressant, je volai à mon cabinet de toilette, et revins munie de trois ou quatre flacons de différentes eaux. Comme je le crus plus dangereusement blessé qu'il n'était, je ne me contentai pas de lui laver et bassiner le museau, je voulus aussi lui faire avaler une cuillerée d'eau d'arquebusade¹ : mais à peine le salope en eut-il quelques gouttes sur les lèvres qu'il lui prit un hoquet effroyable, et au même instant il me lança dans la bouche les trois quarts de son dîner. J'essayerais vainement d'esquisser la peinture de cette désagréable scène ; il suffit de savoir que je vomis presque jusqu'au sang, que je changeai de tout, et dépensai la valeur de plus de quatre louis de quintessence² à me parfumer et me gargariser.

Dans la colère où j'étais, je le fis jeter dehors, avec injonction à ses gens de lui dire de ne mettre jamais les pieds chez moi. Le lendemain à son réveil ayant appris

¹ Eau vulnéraire, qui est une eau composée de plusieurs plantes vulnéraires et distillées avec du vin blanc ou avec de l'eau de vie (*Dictionnaire de Trévoux*).

² Extrait le plus concentré d'une substance.

toutes les circonstances de son aventure et mes intentions, peu s'en fallut qu'il ne se désespérât. Il m'écrivit plusieurs lettres que je refusai de recevoir. Enfin, sa dernière ressource fut de recourir à Monsieur de Gr*** M***. C'était justement se livrer à la griffe du renard. Le rusé proxénète, loin d'essayer à calmer ses inquiétudes, lui exagéra sa faute, et la jugea irrémissible. Le pauvre baron, dans l'excès de son affliction, pleura, gémit, hurla et commit tant d'extravagances que Gr*** M***, craignant à la fin qu'il ne fut homme à se pendre, et que nous n'en fussions les dupes, crut nécessaire de changer de ton.

« Vous avez affaire, lui dit-il, au meilleur coeur et à la fille la plus généreuse du monde. C'est un grand avantage dans le cas où vous êtes. Toute horrible qu'est l'offense que vous lui avez faite, je ne désespère pas que vos regrets et vos soumissions ne l'apaisent tôt ou tard. Je suis d'autant plus fondé à le croire que je sais, à n'en point douter, qu'elle vous aime à la rage, et que de quelque fierté qu'elle s'arme pour vous dissimuler ses vrais sentiments, le penchant perce toujours et la trahit incessamment en votre faveur. Hier encore... mais *motus*, n'allez pas me faire jaser ; hier, dis-je, elle ne put s'empêcher de laisser couler des larmes lorsque je la mis sur votre chapitre. Elle m'avoua même que, jamais qui que ce soit ne lui avait inspiré tant de tendresse que vous : ce qu'il y a de bien sûr, c'est que la

pauvre enfant n'a pas dormi quatre heures depuis qu'elle vous boude ; et voyez jusqu'où va son guignon ; tandis qu'elle succombe sous le poids des chagrins que vous lui causez, un pendard¹ de tapissier veut lui faire vendre ses meubles pour une misérable somme de deux mille écus qu'elle lui doit.

– *Vivat*, s'écria le baron en l'embrassant, vous me procurez, sans y penser, l'occasion la plus charmante de faire ma paix. Je me charge de la dette. Le faquin² sera payé dès demain, ou il n'y aura pas un sol dans Paris.

– Ma foi, répondit Gr*** M***, voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit. Cette idée-là, quoique toute simple, ne me serait pas venue en cent ans. Elle est assurément bien digne d'un seigneur tel que vous, et de l'aimable personne qui en est l'objet. Oui, je suis de votre avis : vous ne pouviez imaginer un moyen plus sûr de vaincre son ressentiment. Elle a le coeur trop délicat pour n'être pas pénétrée jusqu'au fond de l'âme de la noblesse d'un semblable procédé. Dépêchez-vous seulement de faire la somme, et venez me trouver : je vous réponds du reste. »

Enfin, l'innocent fit tant de diligence que les vingt-

¹ Fripon, vaurien, qui mérite d'être pendu.

² De l'italien *facchino*, « portefaix ». Valet, homme de rien.

quatre heures révolues, Gr*** M*** me l'amena, muni de deux cent cinquante beaux louis neufs. Au son mélodieux de ces espèces, un torrent de pleurs coula immédiatement de mes yeux. Cette situation l'attendrit au point qu'il se mit à beugler comme un veau, de manière que notre réconciliation fut touchante à pâmer de rire.

Il fallait être aussi flegmatique que l'était Gr*** M*** pour garder son sérieux à la vue d'un tableau si comique. Après ce beau rapatriement, l'amour et la générosité du baron augmentèrent de telle façon que je l'aurais congédié sans chemise, si son bon homme de père, instruit à temps de ses dépenses excessives, ne fût venu lui-même me l'arracher d'entre les bras. Ainsi finit mon histoire avec cet Adonis échappé du Holstein.

Alléchée par les grandes contributions que je venais de lever sur le pays ennemi, je résolus de me dévouer tout à fait aux affaires étrangères, pour brusquer la fortune, n'étant pas d'humeur à vieillir dans le métier. Selon mon calcul, deux ou trois nigauds encore de l'espèce du dernier me faisaient rouler carrosse le reste ma carrière. Mais de si bons hasards ne se trouvant pas toujours sous la main, je pris le parti, pour n'être pas oisive, de faire des excursions sur nos compatriotes, en attendant l'opportunité de remplacer convenablement Monsieur le baron.

C'est un usage établi parmi nos sultanes de se faire voir plus fréquemment en public, quand leurs entreteneurs les ont quittées, pour avertir les chalands que la place est vide, et qu'elles sont à louer. Suivant cette sage coutume, je me produisis dans les lieux les plus fréquentés, hormis aux Tuileries, où nous ne paraissons pas volontiers depuis la mortifiante aventure de Mademoiselle Durocher* .

Le Palais-Royal étant un territoire dont la propriété semble nous être acquise par une prescription aussi ancienne que l'établissement de l'Opéra : c'est dans cette espèce de jardin de franchise que nous usons, en toute liberté, du droit de faire les femmes de conséquence, et de braver impunément l'oeil du spectateur par nos grands airs et notre orgueilleux étalage. En vain certains censeurs caustiques osent dire qu'on n'y voit généralement que des usuriers, des mercures¹ et des catins : leurs jalouses et noires insinuations n'empêchent pas la belle jeunesse désœuvrée de Paris, les gens à la mode, plumets, robins et petits collets² de s'y rassembler chaque jour, surtout

* On voulut la jeter dans le bassin pour avoir eu l'effronterie de faire parade de son luxe vis-à-vis d'une princesse de sang.

¹ Messagers d'amour, fonction que Mercure remplissait auprès des dieux.

² Désigne le rabat des gens d'Église, et surtout les abbés mondains.

les soirs avant et après l'Opéra. Une multitude infinie de jolies femmes de toute espèce en font un des principaux ornements. Les espaliers qu'elles forment sur des sièges le long des arbres de la grande allée offrent à l'oeil émerveillé un spectacle aussi pompeux que riant et récréatif, et dont l'admirable variété est au-dessus de toute description. Mille petits amours, métamorphosés en moineaux, y font respirer un air de lascivité qu'on ne sent point ailleurs. Mais, qu'y a-t-il de surprenant en cela ? S'il est vrai que nous soyons l'âme des plaisirs ; s'il est vrai qu'ils nous suivent partout, les lieux où nous présidons ne doivent-ils pas être les plus agréables du monde ?

En effet, le don miraculeux de charmer et d'égayer tout ce qui nous environne est tellement inséparable de nos personnes que la volupté et la galanterie nous accompagnent même jusque dans le sanctuaire. Témoin l'église des Quinze-Vingts¹. Nous jouissons du privilège d'y commettre autant d'indécence qu'au Palais-Royal et sur notre théâtre. Aussi, Dieu sait la foule de dévots qu'on y voit les fêtes et dimanches. Nous y sommes assiégées de mines, de révérences, de coups de lorgnettes : on fait plus ; on nous y fredonne à

¹ À l'hospice national des Quinze-Vingts, institué par saint Louis en 1260, situé rue Saint-Honoré. C'était un hospice pour les aveugles.

l'oreille des airs de ruelle. Nous répondons à tant de gentillesse par des propos folâtres et badins, et quelquefois par des éclats de rire que nous étouffons à moitié, en nous couvrant le visage de notre éventail. Cependant le sacrifice s'achève, sans nous être aperçues de la lenteur du prêtre, souvent même sans avoir pris garde s'il était à l'autel ou non ; et la fin de notre pieuse conduite est d'arranger une partie de souper dans une petite maison, ou de conclure un marché.

Il m'arriva un jour d'y en conclure un, dont je fus la dupe d'une façon bien mortifiante. Un de ces chevaliers aimables, qui n'ont pour tout bien que leur industrie, et qui par la négligence impardonnable du chef de la Pousse*, brillent et font fracas dans Paris aux dépens des honnêtes gens qu'ils dépouillent ; un de ces fripons-là, dis-je, dont les grands airs et la dépense en imposaient à tout le monde, avait trouvé le secret d'être de tous nos plaisirs. Était-il question d'une partie au bois de Boulogne, d'un souper à la Glacière¹ ? on s'y serait ennuyé à mourir, si Monsieur le chevalier n'en eût point été.

* Le lieutenant de police.

¹ La Glacière, dans le quartier du même nom, était un vaste dépôt de glace provenant des étangs de la rivière de Bièvre. On y patinait en hiver et, en été, on y mangeait des écrevisses.

J'observai ici en passant que le commerce de cette méprisable espèce est d'autant plus dangereux qu'ils sont la plupart d'un caractère doux et liant, qu'ils joignent à une humeur souple les manières les plus polies et les plus engageantes, et qu'en un mot ils possèdent au suprême degré ce que l'on appelle abusivement le ton de la bonne compagnie. J'ajouterai encore que l'expérience m'a appris qu'on ne saurait être généralement trop en garde contre les personnages outrés en matière de politesse : il est rare qu'ils soient honnêtes gens.

Je reviens à mon aventurier. Il y avait déjà longtemps que je convoitais un superbe diamant qu'il portait au doigt. Le fourbe m'avait souvent répété qu'il croirait me sacrifier bien peu de chose, si je voulais l'accepter au prix de mes plus légères faveurs. Quoique je fisse semblant de ne point ajouter foi à ses paroles, néanmoins, j'avais trop bonne opinion de ma figure pour croire qu'il plaisantât. De façon que je ne doutai point que la bague ne fût à moi tôt ou tard. Je n'attendais que l'occasion de la lui accrocher ; je crus l'avoir trouvée un dimanche étant à la messe au Quinze-Vingts. En effet, mon homme m'ayant abordée, et déployant son éloquence à me conter des douceurs, je lui répondis que j'aurais lieu d'être bien glorieuse des discours flatteurs qu'il me tenait, si je pouvais me persuader que le coeur les lui inspirât.

« Ah ! s'écria-t-il en lâchant un soupir que je crus sincère tant il était bon comédien, n'aurez-vous jamais des yeux et du discernement que pour découvrir le mérite d'autrui, sans oser connaître le vôtre ?

– Mais, lui repartis-je, supposé que j'aie quelque mérite, et que je ne l'ignore pas, en suis-je moins fondée à me défier des serments des hommes ? N'en trompent-ils pas tous les jours qui valent mieux que moi ? Ah ! Monsieur le chevalier, si on exigeait de vous des assurances de la sincérité de vos sentiments, vous seriez, peut-être, bien embarrassé.

– Quoi, reprit-il, me croiriez-vous assez double ?...

– Je vous croirais, interrompis-je, comme les autres, qui disent les trois quarts du temps ce qu'ils ne pensent pas, et promettent souvent ce qu'ils n'ont nulle envie de tenir. Par exemple (au moins, ceci n'est que pour badiner), avouez que vous auriez été un peu déconcerté si je vous avais pris au mot, quand vous m'offrîtes votre diamant.

– Madame, répliqua-t-il d'un ton presque piqué, avant de former des jugements au désavantage des gens, il me semble qu'on devrait les mettre à l'épreuve.

– Que voulez-vous, lui dis-je en souriant, il faut que le bon pâtisse pour le mauvais. Les hommes en général sont si faux qu'on ne vous fait point une grande

injustice de n'avoir pas meilleure opinion de vous que de vos semblables. Cependant, comme je n'ai pas de raison essentielle qui m'oblige à vous juger trop rigoureusement, je veux bien faire une exception en votre faveur, et croire que vous n'avez rien de commun avec votre sexe, que les qualités qui le rendent estimable. Mais il n'est pas décent de métaphysiquer ici sur pareille matière : venez manger ma soupe, et nous la discuterons à notre aise. »

C'était où m'attendait le traître. La première chose qu'il fit en entrant chez moi fut de me mettre la bague au doigt. Le ravissement où me jeta la possession d'un si précieux bijou ne me permit pas de rien refuser à ses désirs. Je lui donnai avant et après le dîner autant de marques de reconnaissance qu'il voulut. Enfin, que croirait-on que j'ai gagné à ce beau marché ? Le diamant était faux. Je me trouvai une boîte d'or de moins, que le filou m'escamota, et je n'eus de profit réel qu'une de ces incommodités pour lesquelles Messieurs de Saint-Côme ordonnent communément une boisson composée d'ingrédients rafraîchissants et diurétiques.

Ce qu'il y eut de plus désolant dans cette aventure, c'est que loin d'oser me venger et me plaindre du tour infâme de cet escroc, je tremblais qu'il ne le divulguât ; et je crois que j'aurais été femme à le payer encore pour

l'engager au secret. J'eus donc la prudence d'avaler doucement la pilule et de me mettre à la petite diète sans souffler le mot ; et afin que la tisane opérât plus efficacement, je prétextai un mal de poitrine, au moyen de quoi Monsieur Thuret me dispensa de danser. Je ne manquais pourtant pas un Opéra ; mais j'affectais d'y garder l'*incognito* au milieu de l'amphithéâtre, toujours vêtue d'un air négligé et coiffée en devant.

Mon Dieu ! le joli recueil de bêtises dont j'enrichirais le public si je lui faisais part des fades et assommants propos qu'il me fallait essuyer à droite et à gauche, d'un essaim de bavards qui me bourdonnaient aux oreilles ! Est-il possible que les hommes soient si frivoles, si minutieux¹ ? Est-il possible que nous soyons si avides des louanges plates et de la basse adulation pour prendre plaisir à leur entendre débiter tant d'inepties ?

Entre un si grand nombre de sots personnages, certain financier blafard, de stature colossale, me grasseyait avec une confiance inexprimable les galanteries les plus absurdes qui puissent sortir de la bouche d'un imbécile. Un vieux commandeur édenté, complimenteur jusqu'à faire évanouir les gens d'ennui, s'évertuait de son côté à m'inspirer du goût pour ses

¹ Qui s'occupe de minuties, de babioles.

jolis petits yeux ridés, par une multitude de phrases doucereuses, détachées du roman d'*Astrée*¹. À quelque distance de ces matadors, de jeunes fats me lançant discrètement des regards passionnés se disaient les uns aux autres, d'un ton si bas qu'ils m'étourdissaient, que j'étais charmante, d'une beauté divine, au-dessus des anges, plus brillante que les astres ; et si je jetais la vue sur eux, ils baissaient modestement les yeux, pour tâcher de me convaincre que la justice qu'ils rendaient à mes charmes était d'autant moins suspecte de flatterie qu'ils n'auraient pas voulu que je les entendisse.

Quand je songe à tant d'impertinences, je suis tentée de croire que les créatures de notre sorte ont des attraits bien puissants, ou que les hommes sont des animaux bien aveugles. Quoi qu'il en soit, la manie que l'on a en France pour nous autres est si grande qu'on est généralement plus flatté d'avoir affaire aux filles de théâtre qu'aux femmes du royaume les plus distinguées par leur mérite personnel et par leur naissance. Ne pourrait-on pas imputer une pareille folie à la vanité, à un sot désir de faire parler de soi ? En effet, il semble que nous donnions l'être à nos amants. Tel qui aurait toujours été confondu et comme anéanti dans la foule,

¹ *L'Astrée* (1607-1627), d'Honoré d'Urfé, devenu le prototype du roman romanesque, pastoral et galant.

dès qu'il est attaché à notre char, il n'est plus permis de l'ignorer : c'est un homme à la mode. Combien de méprisables publicains¹ qui n'auraient jamais été connus s'ils ne nous avaient point fait part de leurs rapines et de leurs concussions ? C'est nous qui tirons ces gens-là de l'obscurité, et consacrons leurs noms par les dépenses exorbitantes où nous les plongeons. N'est-ce pas à Mademoiselle Pélicier² que l'Ulisse doit sa réputation ? Car il est des réputations de tous genres. C'est, sans contredit, cette incomparable sirène qui a enrichi nos fastes de l'histoire de ce célèbre Israélite. Grâce au vol qu'elle lui a fait de ses diamants, et aux aventures qui en ont été les suites, sa mémoire sera éternelle. On saura non seulement qu'un tel homme a existé, qu'il fut puissamment riche ; mais encore que le pauvre diable est mort, pour ainsi dire, sur la paille. Tel est le glorieux avantage que l'on obtient à se laisser prendre dans nos filets. Si l'on se déshonore, si l'on se ruine à nous fréquenter, au moins en est-on dédommagé par ce que la renommée en publie, et par le plaisir de faire du bruit dans le monde.

Revenons à ce qui me concerne. Il y avait déjà trois

¹ Chez les Romains, fermier des deniers publics. Péjorativement : financier, homme d'affaires.

² Actrice de l'Opéra (1707-1749).

semaines que je me rafraîchissais le sang avec une infusion de racines de fraisier, de nénuphar et de sel de nitre, lorsqu'une revendeuse à la toilette me proposa, par *intérim*, les services d'un député du clergé. Quoique je me portasse alors passablement bien, ma guérison était encore un peu équivoque ; et il n'était pas trop sûr de s'approcher de mon rosier sans courir risque de s'y piquer.

S'il se fût agi de transiger avec un laïque, je me serais fait un scrupule de l'exposer au hasard d'un repentir : mais considérant que j'avais affaire à un prêtre, je ne songeai qu'à le plumer sans me mettre en peine des événements. À corsaire, corsaire et demi. Comme la profession de ces gens-là est d'en imposer en tout et partout sous le voile hypocrite des vertus chrétiennes et sociales ; comme les cagots¹ nous prêchent souvent pour un écu ce qu'ils ne voudraient pas pratiquer pour cent mille ; en un mot, comme les fourbes ne se proposent d'autre fin en ce monde que de s'engraisser inhumainement de notre propre substance, et de rire à nos dépens, je crus que je ferais un acte plus méritoire que répréhensible si, par cas fortuit, je donnais à un tel homme sujet de se plaindre de moi. Ainsi tout mûrement pesé, je consentis à le recevoir,

¹ Faux dévots.

bien résolue de lui manger jusqu'à son dernier rabat le plus tôt qu'il me serait possible.

Qu'on se figure une espèce de satyre aussi velu que Lycaon¹, dont le visage pâle et maigre annonçait un tempérament des plus lascifs. L'incontinence et la lubricité perçaient à travers l'hypocrisie de ses regards... Mais n'achevons pas son portrait, de crainte que mes crayons n'occasionnent des applications injustes, et que le lecteur malin ne prenne Gautier pour Garguille². Je n'aurais jamais espéré d'un homme de sa robe une galanterie semblable à celle qu'il me fit la première fois que nous nous vîmes. C'était une montre à répétition de Julien le Roi³, guillochée d'un goût admirable, et toute enrichie de diamants. J'avoue à son honneur que jamais églisier n'a mieux démenti le proverbe qui dit cancre comme un prêtre. Il était, au contraire, si sottement prodigue qu'en moins de quinze jours je lui fis vendre un bénéfice de mille écus de

¹ Roi d'Arcadie, changé en loup pour avoir égorgé un enfant sur l'autel de Zeus.

² Hugues Guéru de Fléchelles, dit Gaultier-Garguille (1573-1634), auteur comique associé à Gros-Guillaume et Turlupin pour interpréter des farces. Dans le langage populaire, *prendre Gautier pour Garguille* signifie se méprendre.

³ Julien Leroy (1686-1759), célèbre horloger à qui l'on doit divers perfectionnements techniques.

rentes. Il aurait été homme à vendre tout le clergé pour moi, si je ne lui avais communiqué mon indisposition. Dès qu'il s'en aperçut, son amour se convertit en rage, et dans l'excès de sa colère, peu s'en fallut qu'il n'en vînt aux voies de fait.

Ce fut alors que j'eus recours à l'effronterie et l'impudence dont les femmes de notre profession sont capables. Je lui dis d'un ton de fermeté qui l'ébranla que je le trouvais bien hardi d'oser me faire un pareil outrage ; qu'il mériterait que je le fisse jeter par les fenêtres ; que si j'avais quelque chose à me reprocher, c'était d'avoir eu de la faiblesse pour lui ; que je voyais à merveille qu'on ne disait que trop vrai quand on taxait les gens de son état d'être la plupart des libertins et des débauchés ; que, sans doute, il s'était accommodé de la sorte dans quelque infâme maison. J'ajoutai, que si un reste de pitié ne me retenait, je le citerais à l'Official¹, et aurais assez de crédit pour le faire mettre en un lieu où le châtement et la pénitence seraient proportionnés à ses déportements. Cette véhémence et laconique vesperie² eut tout l'effet que je pouvais en attendre. Le pauvre apôtre fut si abasourdi, si humilié, qu'il

¹ Juge ecclésiastique délégué par l'évêque.

² À l'origine, dernier acte qui soutenait un licencié en théologie ou en médecine, avant de passer docteur. Le mot avait pris le sens d'admonestation, réprimande, reproche.

décampa sans souffler le mot, et onc¹ depuis je n'en ai eu de nouvelles.

Que ceci serve de leçon aux ecclésiastiques, et leur apprenne que les disgrâces, l'opprobre et le mépris sont d'ordinaire la récompense de leur scandaleuse conduite. Qu'ils sachent se respecter eux-mêmes, s'ils veulent être respectés. On n'est que trop convaincu que la pureté des mœurs n'est point attachée à l'habit, et que les passions ne sont pas moins vives sous la robe d'un cénobite² que sous l'ajustement d'un séculier : mais on passe à l'homme du siècle ce que l'on ne passe point à l'homme d'Église : celui-ci est assujetti à des bienséances dont l'autre est dispensé. Qu'un prêtre s'applique à sauver les apparences ; qu'il sache couvrir ses vices, ses appétits, sous un extérieur vertueux et dévot ; qu'il fasse sa principale étude de fasciner chrétiennement les yeux d'autrui ; il a rempli ses devoirs : en exiger davantage, ce serait demander l'impossible, et contrecarrer les intentions de la nature : c'est à elle seule, et non pas à son ouvrage, qu'il appartient de faire des miracles. Que l'églisier donc évite de donner prise sur lui ; que le vernis de la sagesse brille dans toutes ses actions extérieures ; qu'il trompe,

¹ Jamais.

² Moine des premiers siècles chrétiens, vivant en communauté.

en un mot, le prochain, puisqu'il est payé pour cela ; du reste, laissons-le jouir en paix.

Le *memento* cuisant que j'avais laissé, de mes faveurs à Monsieur l'abbé me fit prendre plus de soin de ma santé que jamais. J'observais si scrupuleusement les ordonnances de mon chirurgien que je fus bientôt en état de contracter un nouveau mariage. Je n'attendis pas longtemps.

Un mylord, ou plutôt un mylourd, vint me présenter ses hommages sterling et ses vapeurs. C'était une sorte d'individu court et ramassé, qui ressemblait parfaitement à un gros orteil, marchant comme un canard, et traversé d'une épée à la catalane, où pendait un gros gland qui lui flottait sur la cheville. Les qualités de son esprit répondaient si bien à celles du corps que l'un semblait fait pour l'autre, et que l'on eût été fort embarrassé auquel donner la préférence. On sera, peut-être, surpris que je n'aie jamais eu sous mes lois que des animaux indécontractables ; mais il faut observer que les gens de mérite ne sont pas toujours les plus opulents, ni ceux qui recherchent le plus notre commerce ; et qu'il n'y a guère que des sots et de maussades figures embarrassés de leur argent qui s'adressent à nous. D'ailleurs, on doit savoir que l'intérêt seul nous gouvernant, un barbet, un singe qui viendrait nous trouver, muni d'une bonne bourse, serait

sûr d'être mieux accueilli que le plus aimable cavalier du monde. Tel est le charme puissant de l'espèce qu'elle nous fait voir toujours à leur avantage ceux qui en ont beaucoup. Les guinées de Mylord avaient métamorphosé sa personne : c'était un Céladon à mes yeux. Il me fit observer un genre de vie bien étrange pendant que j'eus l'honneur d'être à ses appointements. Nous ne mangions les trois quarts du temps que des tranches de boeuf grillées, des côtelettes de mouton, du veau rôti nageant dans une sauce au beurre, avec des feuilles de choux vertes, telles qu'on les donne aux bêtes de basse-cour. Quelquefois (et c'était son plat favori), une pièce de porc avec une marmelade de pommes. Il n'était pas d'un goût plus délicat pour sa boisson. Le bourgogne et les meilleurs vins de France lui faisaient mal au coeur. Il lui fallait de cette ripopée¹ qui pique et gratte le gosier, dont les crocheteurs s'enivrent. On pense bien que le punch* ni les pipes n'étaient pas oubliées ; car un véritable Anglais ne croirait pas avoir dîné sans cela. Enfin, quand Mylord s'était gorgé de ce breuvage mixtionné, quand il avait fumé tout son saoul, et roté comme un pourceau, il s'endormait les jambes sur la table.

¹ Mélange de différentes sortes de vins, de sauces.

* Sorte de boisson composée de citron, d'eau-de-vie, de sucre et d'eau.

Je ne me serais pas volontiers habituée à tant de crapule et de saloperie si je n’y avais pas trouvé un avantage considérable. Quoique Mylord ne fut rien moins que généreux, j’en tirais tout ce que je voulais. Il n’était question que de décrier mes compatriotes, de boire au roi George, et de donner à tous les diables le pape et le prétendant¹. Moyennant ce petit trait de complaisance, j’avais la liberté de lui vider toutes ses poches. J’en attrapai un jour la valeur de plus de trois cents louis en marchandise, pour une couple de santés que je bus. Je lui dis que je voulais me faire faire une espèce de déshabillé de fantaisie, et que comme je lui connaissais le goût excellent, je le priais de m’accompagner dans quelque boutique de la rue Saint-Honoré. « Oh ! de tout mon coeur, répondit Mylord. C’est très bien pensé. *Yes, yes, very well* : votre idée est fort bonne. *Extremely good* : mon avis ne vous sera pas inutile ; *by God*, du premier coup d’oeil je vous dirai ce qui vous convient. » On ne devinerait pas ce que j’eus la modestie de prendre ; deux pièces d’étoffes de trente aunes chacune : la première en argent pour le pet-en-l’air, et l’autre en or pour les parements.

Ceci n’est rien auprès des dépenses prodigieuses où

¹ Charles-Édouard, dit le Prétendant (1720-1788), qui voulait reconquérir le trône des Stuarts, vaincu à Culloden, en 1746. George est le roi George III (1683-1760).

je trouvais incessamment occasion de le plonger. Je n'avais qu'à lui citer quelques traits éclatants de la générosité de nos entreteneurs, aussitôt, par une jalouse émulation, il s'efforçait à les surpasser, ne pouvant souffrir qu'il fût dit qu'aucun mortel pût égaler en magnificence un citoyen de la Grande-Bretagne. Son sot orgueil me valut, dans le courant de quatre mois, cinq mille livres sterling, tant en bijoux qu'en bonnes espèces sonnantes.

Est-il possible qu'il y ait des gens si bêtes que de se disputer l'avantage de manger leur bien avec une catin pour l'honneur de la patrie ? Comme si la gloire d'un peuple était attachée aux extravagantes profusions de quelques-uns de ses membres. Mylord, quoique d'une tournure à ne pas trop prévenir les gens en sa faveur, ne laissait pas d'avoir très bonne opinion de son massif individu. Il prétendait que personne en France ne faisait ses exercices avec plus de grâce, de force et d'agilité que lui. Le saut, la lutte, les armes, la danse et le cheval, tout était de sa compétence, et il croyait s'en acquitter également bien. Quoi qu'il en soit, le malheur voulait toujours que l'exécution ne tournât pas à son avantage. Souvent il s'amusait chez moi à faire assaut contre Monsieur de Gr*** M*** qui lui détachait, du plus grand sang-froid du monde, des bottes à tuer un boeuf et que Mylord soutenait n'avoir pas reçues. Enfin, ils convinrent un jour, pour éviter d'inutiles contestations,

de marquer le bout des fleurets. Cet accord passé, Monsieur de Gr*** M*** délaya dans un petit vase du noir de cheminée avec de l'huile, et en fit une espèce de pommade, dont chacun graissa le bouton de son arme. Immédiatement après, voilà mes gens qui s'allongent des bottes de longueur, et Mylord en reçoit une justement au milieu de l'estomac. Il n'y avait pas moyen de contester celle-ci. La marque, bien empreinte sur son jabot, faisait une conviction trop authentique pour que la négative eût lieu. Il se contenta de dire qu'il n'avait pas tenu la garde assez haute. Cependant, outré jusqu'au fond de l'âme, d'avoir reçu un si terrible *mea culpa*, il se remit à ferrailer de plus belle la gueule béante : mais Monsieur de Gr*** M*** lâchant un peu la mesure, le bras tendu, lui enfonça un pied de fleuret dans le gosier. Ce que cette aventure eut de plus désagréable pour Mylord, c'est qu'en crachant un sang aussi noir que celui de la Gorgone*, il fit exputation de deux de ses meilleures dents. Néanmoins rien n'étant capable de le corriger, ni de réfréner son courage, quand il croyait pouvoir se faire admirer, il nous donna bientôt après une autre scène non moins risible et burlesque.

Nous avons fait une partie carrée au bois de

* Méduse.

Boulogne, en calèche découverte. Mylord, plein de noble désir d'étaler son adresse à mener une voiture, fit mettre le cocher derrière, et se plaça lestement sur le siège. Tant que le terrain fut large, sans ornière et sans embarras, il alla tout au mieux : mais s'étant mal à propos engagé dans une route trop étroite, besoin lui fut de sa dextérité pour faire place à un carrosse qui venait au grand trot vers nous. La promptitude que requérait le cas pressant où il se trouvait lui fit oublier qu'il parlait anglais à ses chevaux. Par malheur, c'étaient de bons limousins, qui avaient peu pratiqué le monde, et n'entendaient pas les langues étrangères. Ils firent tout le contraire de ce qu'il leur demandait. Les sottos bêtes se jetèrent brusquement sur l'équipage en question, et s'accrochèrent par les petites roues. L'autre cocher, prenant Mylord à la mine, pour quelque chétif apprenti du métier, lui fit, sans cérémonie, une cravate de son fouet, et le jeta par terre. Notre phaéton¹ fort mécontent de sa chute, et plus encore de la caresse qu'il venait de recevoir, quitte promptement sa perruque et son habit, et fait un défi à ce brutal. Le drôle, qui était fort et nerveux, l'accepte de tout son coeur. Cependant, Mylord, plus intrépide que Mars, se met en garde un pied en arrière, et les poings croisés en avant : l'autre,

¹ Phaéton était le fils d'Hélios, qui avait prétendu conduire le char du Soleil et fut foudroyé par Zeus. D'où le sens du cocher.

sans y entendre tant de finesse, veut l'apostropher d'une gourmade sur la hure : mais le coup est paré et riposté d'une mornifle à travers le museau, puis d'une seconde et d'une troisième du même poids. Ce genre d'escrime, auquel le Français n'était pas stylé, lui ébranla si fort le chef qu'il en perdit le point d'appui, et chut à la renverse. Néanmoins après s'être pressé les cartilages du nez et bien essuyé la moustache, il se releva pour prendre sa revanche. Le héros breton, aussi ferme qu'un roc, se préparait à lui pétrir de nouveau la ganache¹, et lui pocher un oeil ou deux, quand Monsieur la Violette le gratifia, à l'improviste d'un grand coup de talon au milieu du ventre, et l'étendit comme une grenouille sur l'arène. Mylord, se relevant dans une colère affreuse, s'écria que le coup n'était pas bon, et nous demanda son épée pour la passer à travers le corps du traître. Nous ne concevions pas l'équité de sa plainte, d'autant que le coup nous avait paru aussi bon qu'un coup de pied puisse l'être. Enfin, sa première fougue passée, il nous apprit que les lois du noble pugilat défendaient très sévèrement les coups de pied. On vint à bout de l'apaiser, en lui assurant qu'on avait toujours ignoré ces lois en France, et que l'on n'avait jamais eu l'esprit de croire qu'il fût malhonnête de faire usage de ses quatre

¹ Région située au contour de l'os de la mâchoire inférieure du cheval.

membres dans de semblables cas. Satisfait de nos raisons, Mylord remonta gaiement sur son siège, pouvant à peine contenir la joie qu'il ressentait d'avoir remporté à nos yeux une victoire si brillante. Il est vrai qu'il remplit les spectateurs d'admiration ; mais c'est un talent naturel aux Anglais ; et nous ne saurions, sans leur faire la plus criante des injustices, leur disputer l'honneur d'être les plus grands hommes du monde dans l'art distingué d'appuyer dextrement des coups de poing.

Peu de temps après cette martiale aventure, des affaires domestiques rappelèrent Mylord en Angleterre. Comme il ne doutait pas que je ne fusse extrêmement affligée de le perdre, il me proposa, pour me consoler et flatter mon amour-propre, qu'il ne regrettait, en quittant Paris, que moi et le combat du taureau.

Je me voyais au départ de Mylord, un capital assez considérable, pour pouvoir tenir maison, et filer délicieusement mes jours dans l'abondance et le repos : mais j'ai expérimenté que la soif d'acquérir augmente à proportion de nos gains, et que l'avarice et l'épargne sont presque toujours compagnes des richesses. L'envie d'être plus à son aise, l'espoir de jouir plus parfaitement reculent sans cesse le temps de la jouissance. Nos besoins se multiplient à mesure que notre fonds grossit ; et nous nous trouvons dans la disette au sein même de

l'opulence. J'avais déjà douze mille livres de rente : je ne voulais pas songer à la retraite, que je n'en eusse vingt. Il est vrai que pour une fille aussi achalandée que moi, ce n'était pas fixer à la fortune un terme déraisonnable. Les nouvelles faveurs qu'elle me fit prouvent bien que je pouvais ambitionner davantage. En effet, mon Anglais n'était pas encore à Douvres, qu'un membre de l'Académie* des quarante de l'Hôtel des Fermes¹ arriva pour le remplacer. Je le reçus avec les marques de respect et de distinction dues à son coffre-fort. Néanmoins, sans être éblouie de l'honneur qu'il me faisait, je lui dis que, m'étant consacrée aux affaires étrangères, je ne pouvais accepter ses offres qu'à condition que dès qu'un étranger se présenterait notre bail serait nul. Il y consentit, et l'accord fut signé.

C'était un grand homme, passablement bien fait et d'assez bonne mine ; du reste, un animal insupportable, comme sont d'ordinaire les gens de cette profession. La terre ne semblait pas digne de le porter. Il avait un

* L'auteur emploie cette expression ironique, parce que les fermiers généraux sont quarante comme les académiciens français.

¹ Moyennant un prix réglé à forfait, les fermiers généraux collectaient les revenus fiscaux correspondant aux contributions indirectes. La ferme fut constituée sous Colbert en 1681. Les fermiers rétrocédaient parfois leurs droits à des sous-fermiers, d'où des excès et des abus qui les faisaient détester. Mercier écrit dans son *Tableau de Paris* : « Je voudrais renverser cette immense et infernale machine qui saisit à la gorge chaque citoyen. »

mépris souverain pour tout le monde, excepté pour lui-même. Il se croyait un génie universel : il parlait de tout d'un ton absolu ; il contredisait éternellement, et malheur à qui l'aurait contredit : il voulait qu'on l'écoutât, sans vouloir écouter personne. En un mot, le bourreau mettait le pied sur la gorge aux gens raisonnables, et prétendait être applaudi.

Ce qu'il fit de mieux en entrant chez moi, ce fut de réformer le mauvais goût que Mylord avait introduit dans ma cuisine, et d'y substituer le luxe et la délicatesse des repas financiers. J'avais soir et matin une table de huit couverts, dont six étaient régulièrement occupés par des poètes, des peintres et des musiciens, lesquels, pour l'intérêt de leur ventre, prodiguaient en esclaves leur encens mercenaire à mon Crésus¹. Ma maison était un tribunal, où l'on jugeait aussi souverainement les talents et les arts que dans la gargote littéraire de Madame T***². Tous les bons auteurs y étaient mis en pièces et déchirés à belles dents comme chez elle ; on ne faisait grâce qu'aux mauvais : souvent même on les plaçait au premier rang. J'ai vu cette vermine oser déprimer les lettres inimitables de

¹ Dernier roi de Lydie, resté fameux pour ses prodigieuses richesses.

² Mme de Tencin (1685-1749), fameuse pour sa jeunesse dissipée et mère d'Alembert. Elle tint un des premiers salons littéraires du siècle, où elle recevait Fontenelle, Montesquieu, Mairan, Marivaux, Helvétius, etc.

l'auteur du *Temple de Gnide*^{*1}, et pétarder le bon abbé Pélegrin², pour avoir soutenu que les *Lettres juives*³ n'étaient qu'un ramas monstrueux de pensées extraites de Bayle, de la *Bibliothèque universelle* de Le Clerc, de *L'Espion turc*⁴, etc., toutes pitoyablement défigurées, et sentant le terroir provençal à chaque ligne. Ce pauvre prêtre qui n'avait contre lui que beaucoup de misère et de malpropreté, qui logeait une très belle âme dans un corps très salope ; ce pauvre homme, toute sa vie en butte aux injustes sarcasmes, avait une judiciaire⁵ exquise ; et je dois dire à sa gloire que si j'ai quelque

* Les *Lettres persanes*, par Monsieur de Montesquieu.

¹ *Le Temple de Gnide* (1725), sorte de pastorale galante et sensuelle de Montesquieu, qui eut un succès considérable tout au long du siècle.

² L'abbé Simon-Joseph Pellegrin (1663-1745), curieux représentant de la bohème littéraire. Il ne vivait guère que du produit de ses messes et améliorait son ordinaire en vendant force épigrammes, madrigaux et compliments.

³ Feuilles périodiques dans le genre des *Lettres persanes*, rédigées à partir de 1736 par Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens (1703-1771). Fougeret l'a rencontré à Berlin et s'est brouillé avec lui.

⁴ Pierre Bayle (1647-1706), le célèbre auteur du *Dictionnaire historique et critique* (1697); l'érudit genevois Jean Leclerc (1657-1736), auteur de *la Bibliothèque universelle et historique* ((1686-1693, 26 vol.); Jean-Paul Marana (1642-1692), auteur de *l'Espion du Grand Seigneur dans les cours des princes chrétiens* (1684), un des modèles des *Lettres persanes*.

⁵ Faculté de juger, d'apprécier.

goût pour les bonnes choses ; que si je me suis garantie de la fièvre contagieuse du bel esprit, je n'en suis redevable qu'à ses conseils. C'est lui qui, m'ayant ouvert les yeux sur le peu de valeur et la petitesse de nos frelons du Parnasse, m'a fait connaître que le véritable esprit était un feu pur et divin ; un don du Ciel qu'il n'était pas au pouvoir des hommes d'acquérir ; qu'il fallait bien se garder de confondre les génies heureux doués de ce feu sacré, avec cette multitude méprisable de petits écrivains qualifiés du sobriquet de bel esprit ; qu'un pareil titre était regardé chez les honnêtes gens comme une espèce d'opprobre ; et que, quoique la profession des lettres fût la plus noble de toutes, il était presque honteux de les cultiver aujourd'hui, à cause du mauvais renom que ces insectes leur avaient donné dans le monde. « Vous ne devineriez pas, me dit-il un jour, pourquoi Paris est infecté de cette maudite engeance. C'est que le métier n'exige ni esprit, ni talents. Pour vous en convaincre, faites apprendre une douzaine de mots du dictionnaire néologique à votre cocher, et envoyez-le au café de Procope¹ pendant un mois ou deux, je vous le garantis, à son retour, aussi

¹ Un Sicilien, Francesco Procopio dei Coltelli avait ouvert un café fameux en 1689, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. Il s'installa en 1724 rue de la Comédie. On y vit Regnard, les deux Crébillon, Fontenelle, Voltaire, Diderot, Rousseau, Piron, d'Alembert, etc.

bel esprit que les autres. Hélas ! ajouta-t-il en lâchant un profond soupir, c'est à la cruauté de mes parents que je dois toute la misère et le ridicule dont je suis accablé depuis si longtemps. Les barbares, dès ma tendre jeunesse, me firent entrer de force dans l'ordre des Frères servites¹. La répugnance que j'avais montrée pour l'état monacal s'accrut avec l'âge : je gémissais plusieurs années sous le froc ; j'y serais mort de désespoir si je n'avais trouvé moyen de me faire séculariser. Mais, sans amis, sans argent, dénué de tout, la liberté me devint bientôt un fardeau : peu s'en fallût que je ne regrettasse les misérables liens dont j'avais été garrotté jusqu'alors. Enfin, ne sachant quel parti prendre, mon irrésolution m'amena ici. J'ai subsisté dans les commencements du produit de mes messes et de quelques sermons composés en poste, que je vendais aux ordres mendiants. La nécessité et le désœuvrement ne m'avaient pas permis d'être trop difficile sur le choix de mes connaissances. Je fréquentais une petite tabagie près de la foire Saint-Germain, où se rassemblaient des danseurs de corde, des joueurs de marionnettes, quelques acteurs de l'Opéra-Comique, et entre autres le Sieur Colin, célèbre moucheur de

¹ Serviteurs de Marie, membres d'un ordre religieux, appelés aussi Frères de l'Ave Maria ou de la Passion de Jésus-Christ, ordre fondé en 1240 en Italie, pratiquant l'ascétisme et la prédication.

chandelles de la Comédie. Tous ces messieurs, dont j'avais eu le bonheur de capter la bienveillance, me donnèrent mes entrées à leurs spectacles. Bientôt la démangeaison de barbouiller du papier me prit : je hasardai quelques mauvaises scènes, qui me furent payées au-delà de leur valeur. J'aurais bien voulu pouvoir concilier l'Église et le théâtre, et continuer à tirer mon tribut quotidien de l'autel ; mais Monsieur l'archevêque jugea à propos de me priver de cette petite douceur, en m'interdisant les fonctions de prêtre. Je perdis quinze sous par jour, que me valait la messe qui était mon plus clair revenu. Pour réparer cette perte, je levai boutique de poète, et me mis à composer des comédies, des opéras, des tragédies, que je faisais jouer sous le nom de mon frère le chevalier, ou que je vendais à quiconque avait la manie d'être auteur. Je faisais, outre cela, trafic en gros et en détail de tout ce qui était du ressort de l'esprit. Voulait-on des bouquets, des épithalames¹, des cantiques spirituels, des sermons de Carême ? on en trouvait dans mon magasin de toutes les sortes, et à juste prix. Je vous avouerai même sous le secret que maint illustre membre de la pétaudière² du

¹ Poème composé à l'occasion d'un mariage, à la louange des époux.

² Cour du roi Pétaud, où tout le monde commande : assemblée confuse, où personne ne s'entend. Comme toutes les communautés se nommaient un chef, les mendiants en avaient fait autant et l'avaient

vieux Louvre* n'a pas dédaigné de recourir à moi pour son discours de réception. Qui ne croirait pas qu'un commerce si considérable eût dû me faire rouler carrosse ? Cependant jugez de l'avantage que j'en ai tiré par l'état où vous me voyez. Depuis plus de cinquante ans, j'ai composé des millions de vers, et je n'ai pas de culotte. »

Si l'air de candeur et de naïveté avec lequel le bon homme Pèlerin s'expliqua me convainquit que de tous les métiers le plus ingrat et le plus frivole est celui de bel esprit, son mérite réel me convainquit aussi qu'il y a des heureux dans la profession des lettres comme dans toutes les autres, et qu'il est une infinité d'écrivains qui doivent plus leur réputation à leur étoile, qu'à leurs talents. Combien ai-je vu de faux célèbres dans Paris, dont on n'aurait jamais parlé sans la protection de quelqu'important de cour ou de quelque catin en crédit ? Combien en connais-je à qui l'autorité a déferé les premières places parmi les disciples d'Apollon, qui n'auraient pas été capables de tirer de leurs cerveaux stériles la centième partie des bonnes choses que l'abbé Pèlerin a faites ? Sauve toute comparaison odieuse, le

nommé le roi Pétau (du latin *peto*, « je demande »). Ce roi n'avait évidemment aucune autorité sur ses sujets.

* L'Académie française.

pauvre diable ressemblait assez au Paillasse¹ de la foire, qui est la risée du public et le jouet éternel de ses confrères, quoique au fond il soit infiniment plus habile qu'eux. Concluons de là que le mérite est en pure perte, quand il n'est point étayé de la fortune. C'est à elle seule qu'il appartient de faire les grands hommes ; la Nature ne fait que les ébaucher.

Je reviens à mon cordon bleu² de finance. Sa compagnie l'ayant élu pour aller en tournée, c'est-à-dire, pour voir si les commis étaient exacts à opprimer et piller le peuple, et si l'on ne pourrait pas inventer quelque honnête moyen de le fouler encore davantage, nous rompîmes amicalement notre contrat, et je me retrouvai libre.

Il y a longtemps que j'aurais dû répondre à une question que mes lecteurs m'ont indubitablement faite plus d'une fois en eux-mêmes. Comment est-il possible que Margot, qui est née avec un tempérament de Messaline³, ait pu se contenter de gens qu'elle ne voyait

¹ Personnage du théâtre populaire de Naples, valet de comédie, bouffon des théâtres forains.

² Le *cordons bleu* était l'insigne des chevaliers du Saint-Esprit. Familièrement, le terme désigne une personne éminente par son rang et sa fonction.

³ Impératrice romaine, épouse de Claude (I^{er} siècle avant Jésus-Christ), célèbre pour sa lubricité.

que par intérêt, et qui la plupart n'étaient rien moins que des Hercules dans les travaux libidineux ?

Rien n'est mieux fondé que cette objection, et il est juste d'y satisfaire. Sachez donc, messieurs, qu'à l'exemple des duchesses de la vieille cour et de plusieurs de mes compagnes, j'ai toujours eu à mes gages... Mais que ceci, je vous prie, soit sous le secret. J'ai toujours eu un jeune et vigoureux laquais, et je m'en suis si bien trouvée que tant que l'âme me battra au corps, je ne changerai point de méthode. Indépendamment de ce que les drôles sont sans conséquence, ils vous servent dans la minute, et ne vous ratent pas comme font les honnêtes gens ; ou du moins, quand la chose arrive, c'est après de si fortes épreuves qu'il y aurait de l'injustice et de la cruauté à leur en faire un crime. Deviennent-ils insolents ? il est aisé d'y remédier. On leur donne quelques coups de bâton ; on les paie, et on les renvoie : cela ne fait pas le moindre petit pli. Il est vrai que je n'en suis jamais venue à ces extrémités, parce que j'ai toujours eu la précaution de les prendre tout neufs, exactement de la tournure d'esprit et de corps du paysan¹, que l'ingénieur et élégant Monsieur de Marivaux nous a peint d'un coloris

¹ Jacob, le héros du *Paysan parvenu* (1734-1735), roman de Marivaux.

si naïf et si gai. Je me donne la satisfaction de les éduquer moi-même, et de les plier à ma fantaisie. Surtout, je ne souffre pas qu'ils aient aucune liaison avec leurs semblables, de peur que les coquins ne corrompent leur innocence et ne les débauchent. Je les tiens, pour ainsi dire, à la tâche : du reste, rien ne leur manque quant au *victum et vestitum*¹. Ils sont proprement entretenus, et nourris comme des poulets à l'épinette², ou, pour parler moins métaphoriquement, comme de bienheureux directeurs de nonnes, lesquels n'ont d'autre soin en ce monde que de faire dévotement de bon chyle³ et ce qui s'ensuit. Voilà, messieurs, puisque vous étiez curieux de le savoir, la recette dont je me sers journellement pour modérer les feux de l'incontinence. Au moyen d'un système si raisonnable, mes plaisirs ne sont point mêlés d'amertume. Je jouis en paix et à petit bruit, sans redouter les caprices et la mauvaise humeur d'un amant impérieux qui me traiterait en esclave, et me faisant peut-être acheter ses caresses au prix de mes épargnes, me réduirait un jour à la mendicité. Je ne suis pas de ces grues-là. S'entête qui voudra de belle passion et de tendresse platonique, je ne

¹ « La nourriture et le vêtement. »

² Poulet élevé, pour l'engraisser, dans une cage en bois ou en osier.

³ Partie des aliments élaborés par le suc digestif et propre à l'absorption intestinale.

me repais point de vapeurs : les sentiments épurés et alambiqués de l'amour sont des mets qui ne conviennent pas à ma constitution ; il me faut des nourritures plus fortes. Vraiment, Monsieur Platon était un plaisant original avec sa façon d'aimer. Où en serait aujourd'hui le genre humain si l'on eut suivi les idées creuses de ce gâte-métier ? Il y a grande apparence que la nature ne l'avait pas mieux partagé qu'Origène¹, ou qu'on lui avait fait quelque soustraction à l'instar de celle que l'on fit au doux amoureux d'Héloïse². Au moins, ce qu'il y a de bien sûr, c'est que son maître Socrate, qui avait les pièces sans lesquelles on ne saurait être pape, ne lui a pas prêché cette métaphysique. Il a suivi tout uniment le grand chemin ; et s'il s'en est écarté, ç'a été de bien peu de chose. Reprenons notre histoire.

À peine la renommée eut-elle publié dans Paris mon veuvage que je me vis obsédée par une multitude de dupes de toute espèce et de tous rangs. Un ambassadeur

¹ Théologien né à Alexandrie (185-254), grand controversiste. Il se châtra pour se délivrer des passions charnelles.

² Religieuse française du XIIe siècle. Elle eut pour précepteur Abélard, chanoine de Notre-Dame, dont elle devint la maîtresse. Pour le punir, l'oncle d'Héloïse, le chanoine Fulbert, fit châtrer Abélard. Cette histoire d'une jeune fille séduite par son précepteur inspira à Rousseau le titre de son roman, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761).

extraordinaire me délivra fort à propos de leurs importunités. Je ne pus me dissimuler à moi-même la joie que je ressentis alors d'avoir fait une conquête de cette importance. Quel triomphe flatteur pour ma vanité ! Et que je m'imaginai de satisfaction de voir à mes pieds une personne, qui, par son adresse à ménager les esprits, par la sagacité de ses lumières, et une parfaite connaissance des intérêts divers des souverains, peut de son cabinet changer tout le système des affaires de l'Europe, et contribuer également au bien général et à la gloire de sa patrie ! Tel était le tableau favorable que je me faisais de Monsieur l'ambassadeur avant de l'avoir vu. Je ne doutais pas qu'il ne joignît à ces rares et sublimes talents mille autres belles qualités, ne concevant pas que l'on pût jamais remplir des emplois de cette conséquence sans être doué d'un génie supérieur. Ce qui me confirma surtout dans la haute idée que je m'en étais faite, ce fut la façon singulière dont il s'y prit pour traiter avec moi. Notre accord se fit par voies de négociations. Des agents secrets vinrent me trouver de sa part ; je lui en députai de la mienne ; ils s'abouchèrent ensemble ; les offres proposées furent écoutées, examinées, débattues. Chacun cherchant les avantages de son parti, multipliait les difficultés : on rencontrait des inconvénients partout ; on en faisait naître où il n'y en avait pas. S'accordait-on sur un point ? on différait sur l'autre. Cependant, après

plusieurs conférences rompues et renouées, nos plénipotentiaires signèrent heureusement les articles, et l'échange du double traité fut fait à notre contentement réciproque.

Comme il y a tout lieu de croire que le lecteur est impatient de connaître Son Excellence, je vais, sans le faire attendre plus longtemps, lui en crayonner le portrait.

Monsieur l'ambassadeur avait une de ces figures que l'on peut appeler insignifiante, et, par conséquent, assez difficile à définir. Il était d'une taille au-dessus de la médiocre, ni bien, ni mal fait : il avait la jambe d'un homme de qualité, c'est-à-dire grêle et décharnée. Il affectait un air de noblesse, que son visage trivial démentait. Il portait la tête haute, en se gonflant les joues, et jetait sans cesse un oeil de complaisance sur l'ordre dont il était décoré. Du reste, à sa mine grave, silencieuse et intérieure, on l'aurait cru absorbé dans de très profondes méditations, et minutant les plus vastes desseins. Il ne parlait presque pas, pour donner à entendre qu'il pensait beaucoup, et que son caractère lui prescrivait d'être circonspect et mesuré dans ses discours. Le questionnait-on ? il répondait par quelque léger mouvement de tête, accompagné d'un coup d'oeil mystérieux ou d'un imperceptible petit sourire. Qui croirait que sur un extérieur si bizarre et des apparences

si équivoques, je fus près d'un mois la dupe de ma préoccupation pour Monsieur l'ambassadeur ? Je ne me serais pas ôté de la cervelle qu'il ne fût le plus grand homme du monde, sans la peinture charitable que m'en fit son secrétaire. J'ai déjà observé ci-dessus que nous n'avons pas de plus rigoureux et de plus redoutables censeurs que nos domestiques. Si, malgré leur ignorance, nos défauts ne leur échappent pas, comment pourrions-nous espérer d'échapper aux traits mordants de leur langue, quand ils ont de la pénétration ? Celui-ci était trop éclairé pour se laisser éblouir par la morgue et le sérieux de son maître. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé ses observations si judicieuses que je crois faire ma cour au lecteur de les lui communiquer. C'est le secrétaire qui parle :

« Souvenez-vous, me dit-il, pour ne vous y jamais tromper, que les grands ne sont généralement grands que par notre petitesse ; et que c'est le respect aveugle et pusillanime qu'un ridicule préjugé nous inspire pour eux, qui les élève à nos yeux. Osez les envisager ; osez faire abstraction du faux éclat dont ils sont environnés, le prestige s'évanouira. Vous connaîtrez immédiatement leur valeur intrinsèque, et verrez que ce que vous avez pris si souvent pour grandeur et dignité n'est autre chose qu'orgueil et bêtise. Une maxime surtout qu'il ne faut pas oublier, c'est que le mérite personnel n'est pas plus relatif à l'importance du poste

qu'on occupe que la bonté d'un cheval à la richesse du harnais qui le couvre. Bridez une rosse à son avantage, caparaçonnez-la, chargez-la du plus fastueux équipage, tous ces ornements ne sauraient la métamorphoser : ce ne sera jamais qu'une rosse. À l'application. Un génie étroit tel que Son Excellence s'imagine qu'un air de discrétion, un dehors grave et composé, une contenance impérieuse et altière, sont les seules qualités qui constituent et caractérisent le ministre. Je dis, moi, que cela ne caractérise qu'un fat. Il a beau se gourmer, se panader¹ et se rengorger sous le poids imposant de sa mission, l'on verra toujours à travers sa contrainte et ses efforts, qu'il a les reins trop faibles pour un si pesant fardeau. Aussi ne manque-t-il pas de s'en débarrasser sur nous, dès qu'il peut se dérober à l'oeil du public. Et alors, que croyez-vous qu'il fasse, tandis que nous suons à déchiffrer les dépêches et à y répondre ? Il polissonne avec ses domestiques, son singe et ses chiens ; il fait des découpures, il fredonne, joue de la flûte, se jette dans un fauteuil, s'étend, bâille et s'endort. N'allez pourtant pas vous figurer que tous les ministres soient taillés sur un si pitoyable modèle. Il en est dont le mérite est infiniment supérieur aux éloges qu'on pourrait en faire. J'en connais plusieurs qui

¹ Faire la roue, se pavaner.

joignent aux talents qu'exige leur état celui de se concilier l'affection et l'estime générale et qui, bien différents de leurs postiches confrères, savent être recueillis dans le cabinet et dissipés dans le monde, d'autant plus adroits politiques en cela que l'air de confiance et de franchise qu'ils témoignent à l'extérieur fait qu'on ne s'en méfie pas, et que personne ne songe à se boutonner devant eux. »

Monsieur le secrétaire me dit encore une infinité d'excellentes choses, que je pourrais insérer ici ; mais comme il n'est rien qui n'ennuie à la longue, j'aime mieux laisser le lecteur sur la bonne bouche.

L'admiration et le respect que j'avais eus jusqu'alors pour Son Excellence dégénéra bientôt en mépris. Malgré sa magnificence et ses largesses, j'aurais été capable de lui faire quelque incartade pour m'en délivrer, si le dérangement soudain de ma santé ne nous eût fourni un prétexte réciproque de rupture. Je tombai dans une langueur et une mélancolie qui furent l'écueil du savoir des plus célèbres disciples d'Esculape. Chacun d'eux également ignorant du mal réel dont j'étais atteinte m'en prêtait un de son imagination, et me le prouvait par des syllogismes si concluants que, me croyant tous les maux ensemble, je prenais des remèdes de toute main, et faisais de mon corps une boutique d'apothicaire. Cependant, je

diminuais à vue d'oeil, et n'était plus qu'une triste image, qu'une ombre déplorable de ce que j'avais été. Je m'efforçais en vain de remplacer la fraîcheur naturelle de mon teint, mes couleurs et mon embonpoint, par les secrets illusoires de l'art. Le vermillon, la pommade, le blanc et les mouches¹ n'étaient pas capables de retracer à mon miroir le joli minois de Margot. À peine retrouvais-je, dans la profonde méditation et la pénible étude de deux heures de toilette, un seul petit trait qui me rappelât le souvenir de mon ancienne beauté. J'étais presque dans le cas d'une décoration de théâtre qui, par la magie de la perspective, est admirable de loin, et qu'on ne saurait voir de près sans être révolté. Les couches diverses de fard dont je me surchargeais le visage me prêtaient un certain éclat à quelque distance, et donnaient à mes yeux de la vivacité : mais m'approchait-on ? l'on ne voyait plus qu'un amas confus et bizarre de couleurs grossières, dont la rudesse offensait la vue, et sous

¹ Petits morceaux de taffetas noir appliquée sur le visage, mode passée d'Italie en France au XVIIe siècle. Les coquettes et les professionnelles en distinguaient une dizaine : la passionnée se posait sous l'oeil; la baiseuse au coin de la bouche; la coquette sur la lèvre; l'effrontée sur le nez; la majestueuse au milieu du front; la galante au milieu de la joue; l'enjouée près d'une fossette des joues; la discrète sur la lèvre inférieure; la voleuse pour dissimuler un petit bouton; la coquine sur les replis discrets.

lesquelles il n'était pas possible de démêler ma ressemblance. Hélas ! que de sujets d'affliction et de désespoir quand je me rappelais le temps heureux où Margot, parfaitement ignorante des ruses et du raffinement de la parure, était riche de son propre fonds, et n'empruntait ses charmes que d'elle-même ! Enfin, pendant qu'immolée à mes ennuis et aux ordonnances des médecins, je traînais un reste de vie, j'entendis parler d'un empirique¹, auquel on avait donné le sobriquet de Vise-à-l'oeil, parce qu'il prétendait connaître la nature de tout mal dans les yeux. Quoique je n'eusse jamais eu grande foi aux miracles des gens à secrets, la faiblesse où j'étais réduite m'avait insensiblement disposé l'esprit à la crédulité. Et comme il n'y a rien qu'on se persuade plus aisément que ce que l'on souhaite avec plus d'ardeur, je fis prier Monsieur Vise-à-l'oeil de passer chez moi, ne doutant pas qu'il ne me rendît bientôt la santé. Au premier abord, sa physionomie me plut. Je lui trouvai un air ouvert et gracieux, au lieu de ce caractère effrayant qui est empreint sur le front de la plupart des médecins et des charlatans. Il commença par exiger de ma franchise une brève confession de ma vie passée avant de tomber

¹ Le mot désignait un médecin qui ne s'attachait qu'à l'expérience, sans suivre « la méthode ordinaire de l'art ». Le *Dictionnaire de l'Académie* (1762) précise : « Il se prend le plus souvent pour *charlatan*. »

malade, et du régime que l'on m'avait fait observer depuis. Après quoi, m'ayant fixée attentivement l'espace de deux ou trois minutes, sans faire le moindre mouvement ni proférer un seul mot, il rompit le silence en ces termes : « Mademoiselle, vous êtes fort heureuse que les médecins ne vous aient point tuée. Votre mal, auquel ils n'ont rien connu, n'est point une affection du corps, mais un dégoût de l'esprit, causé par l'abus d'une vie trop délicieuse. Les plaisirs sont à l'âme ce que la bonne chère est à l'estomac. Les mets les plus exquis nous deviennent insipides par habitude : ils nous rebutent à la fin, et nous ne les digérons plus. L'excès de la jouissance vous a, pour ainsi dire, blasé le coeur, et engourdi le sentiment. Malgré les charmes de votre condition actuelle, tout vous est insupportable. Les soucis accablants vous suivent au milieu des fêtes, et le plaisir même est un tourment pour vous. Voilà votre état. Si vous voulez suivre mon avis, fuyez le commerce bruyant du monde : ne faites usage que d'aliments salubres et substantiels ; couchez-vous de bonne heure, et soyez matinale ; prenez de l'exercice ; ne fréquentez que des personnes dont l'humeur cadre à la vôtre ; ayez toujours quelque occupation pour remplir les vides de la journée. Surtout ne faites aucun remède, et je vous garantis dans six semaines aussi belle et aussi fraîche que vous l'avez jamais été. »

Le discours de Monsieur *Vise-à-l'oeil* fit sur mes

sens un effet si merveilleux que pour peu que j'eusse eu foi au grimoire¹, je l'aurais soupçonné de m'avoir touchée d'une baguette magique. Il me semblait que je sortisse d'un sommeil profond, pendant lequel j'avais rêvé d'être malade. Persuadée que Monsieur Vise-à-l'oeil m'arrachait d'entre les bras de la mort, je lui sautai au cou par excès de reconnaissance, et le congédiai avec un présent de douze louis.

Dans la résolution d'observer à toute rigueur son ordonnance, mon premier soin fut de signifier ma sortie à l'Opéra. Quoiqu'on soit obligé d'y servir six mois encore après cette formalité, Monsieur Thuret voulut bien m'en exempter. Je ne me vis pas plutôt libre qu'il me parut que je pensais pour la première fois. Depuis le jour que je m'étais éclipsée du domicile de mes parents, je n'avais pas plus songé à eux que s'ils n'eussent jamais existé, et que je fusse tombée des nues. Mon changement de situation les rappela dans ma mémoire. Je me reprochai mon ingratitude envers eux, et songeai à la réparer au plus tôt, supposé qu'ils vécussent encore. Mes perquisitions furent assez longtemps infructueuses. Enfin, un vieux marchand de tisane m'apprit que Monsieur Tranchemontagne avait fini ses jours

¹ Formulaire à l'usage des magiciens et des sorciers pour évoquer les morts et l'esprit malin.

commandant une rame sur les galères de Marseille, et que ma mère se trouvait actuellement resserrée à la Salpêtrière¹, après avoir reçu au préalable une petite correction publique de la main de Monsieur de Paris*.

Je fus sensiblement touchée de leur sort ; et loin de blâmer la conduite qui les y avait entraînés, je ne pus m'empêcher de les justifier en mon coeur, me rappelant cette judicieuse réflexion de l'avocat Pathelin², qu'il est bien difficile d'être honnête homme quand on est gueux. En effet, que de gens qui passent pour la probité même, parce que rien ne leur manque, qui auraient fait pis s'ils s'étaient trouvés en pareille situation ! Il n'y a rien en ce monde, comme l'on dit, qu'heur et malheur. Ce sont les infortunés que l'on pend : et sans doute, si tous ceux qui le méritent étaient punis de la hard³, l'univers serait bientôt dépeuplé.

Fondée sur cette opinion vraie ou fausse, je m'employai de tout mon crédit pour tirer ma mère de

¹ La Salpêtrière faisait partie de l'Hôpital général, et se trouvait sur l'emplacement où, au début du XVIIe siècle, on fabriquait du salpêtre. Elle était surtout affectée aux femmes criminelles, débauchées, aliénées ou indigentes.

* On nomme ainsi par dérision le bourreau.

² Héros de la farce du même nom (XVe siècle). Nougaret, lui aussi, fait dire à son personnage : « Si j'étais riche, je chérirais la vertu. »

³ Ou *hart*, corde qui servait à pendre les criminels.

captivité, ne doutant pas que le changement de condition ne la rendît bientôt aussi honnête femme qu'une autre. Dieu merci ! je ne m'abusai point. C'est aujourd'hui une des plus raisonnables personnes que l'on puisse voir. Elle a bien voulu se charger du soin de mes affaires domestiques ; et j'avoue, à sa louange, que ma maison n'a jamais été mieux réglée. En un mot, si j'ai contribué à son bonheur, je puis dire qu'elle n'a pas moins contribué au mien par la tendre affection qu'elle me porte, et le zèle sincère avec lequel elle vole au-devant de tout ce qui peut flatter mes désirs.

Nous partageons notre temps entre la ville et la campagne, et jouissons, parmi un petit nombre d'habitudes (car les amis sont pure chimère) de ce que la vie a de plus délicieux dans tous les genres. Pour ce qui est de ma santé, elle est très bonne maintenant, à une légère insomnie près. Mais, comme Monsieur Vise-à-l'oeil m'a expressément défendu les remèdes, j'ai imaginé de lire tous les soirs quelques lambeaux des oeuvres narcotiques du marquis d'Argens, du chevalier de Mouhy, et de plusieurs excellents écrivains de cette classe, moyennant quoi je dors comme une marmotte. J'exhorte ceux qui sont atteints de semblable indisposition de se servir du même expédient : sur ma parole, ils s'en trouveront bien.

Il me reste à répondre au reproche qu'on me fera

peut-être d'avoir été un peu trop libre dans mes tableaux. Voici ce qui m'y a engagé. J'ai cru que le moyen le plus sûr de décrier les filles publiques était de les peindre avec les couleurs les plus odieuses, et de les faire passer par les degrés les plus infâmes du métier. Au reste, quel que soit là-dessus le sentiment du lecteur, je me flatte que les traits obscènes de ces mémoires seront rachetés par l'avantage que les jeunes gens qui entrent dans le monde pourront tirer des réflexions que je fais sur le manège artificieux des catins, et le danger évident qu'il y a de les fréquenter. Si le succès répond à mes intentions, tant mieux. Sinon, je m'en lave les mains.

Cet ouvrage est le 280^{ème} publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.